

Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme HES d'éducateur social

SEBASTIEN GUYENET

Le risque pour grandir

ou

« Quel sens attribuer aux conduites à risque des jeunes adolescents à l'exemple des sports de glisse sur neige ? »



Mots clefs : Adolescence - Conduite à risque - Rite de passage

Haute Ecole Santé Social

1950 SION

Juin 2006

...Les opinions émises dans ce travail n'engagent que leur auteur...

Remerciements :

- Aux 9 personnes, jeunes et adultes, qui ont aimablement participé à ce travail de recherche, respect Messieurs...
- A Christophe BOULE, pour avoir su me « diriger » sans être trop directif
- Aux enfants et adultes du 3^e étage, pour m'avoir soutenu et « supporté » pendant cette dernière année de formation (et les 3 premières...)
- A Chantal pour son coup de main magistral
- A Bernard pour ses corrections avisées
- A toutes les autres personnes que j'oublie et qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire de fin d'études (merci les potes...)

Pour Ariane...

Résumé

Il s'agit d'un travail d'exploration d'une conduite à risque dans l'univers des adolescents « snowboarders ». Cette exploration a pour objectif d'arriver à une compréhension de ce phénomène, et cela selon trois axes.

Le premier axe correspond à la compréhension des conduites à risque pendant la période adolescente et à leurs incidences sur le développement psychologique et social. Cette partie explique les concepts fondamentaux, tels que l'adolescence, les risques, le rite de passage et les conduites à risque, qui servent de référence à ce travail de recherche, mais également le « terrain » de recherche et la méthode de recueil des données.

Le deuxième axe est dévolu à l'analyse des données recueillies. Cette partie se veut interprétative et permet d'inscrire, par la comparaison des informations, les conduites à risque et leur rôle dans la construction de l'identité, du sentiment d'appartenance ainsi que dans l'apprentissage des limites et la confrontation à ses propres limites.

Les réponses des jeunes permettent donc, dans cette dernière partie, d'envisager les conduites à risque comme une forme de rite de passage ou tout du moins, comme un rite de passage de contrebande puisque le rôle du « maître de cérémonie » est tenu par le groupe lui-même et non pas par un adulte.

Cette partie met également en exergue les différentes fonctions que peut occuper le risque dans la vie des adolescents. Il s'agira aussi d'imaginer des réponses tels que des sauts « back-country » ou des structures de type « snowpark » pour satisfaire cette quête de vertige de manière sécuritaire. Ce travail s'achèvera avec une confirmation pour certains, un rappel pour d'autres : le professionnel transmet des valeurs qui permettent aux jeunes de grandir. Il peut, le cas échéant, agir comme un maître de cérémonie qui quitte une étape de la vie, un passage.

Table des matières

Introduction :	p. 6
1. La construction de l'objet de recherche	p. 7 à 10
1.1 La thématique	p. 7
1.1.1 Vers une compréhension des conduites à risque	p. 7 à 9
1.1.2 Perte des rites de passage, perte des repères	p. 9
1.1.3 De la fabrication des rites et du sens	p. 9 à 10
1.2 Les concepts utilisés	p. 10 à 21
1.2.1 L'adolescence	p. 11 à 13
1.2.2 Le risque	p. 14 à 17
1.2.3 Les conduites à risque	p. 17 à 19
1.2.4 Le rite de passage	p. 20 à 21
1.2.4.1 Rite de passage et d'initiation	p. 21
1.3 Les hypothèses retenues	p. 22
1.4 Le terrain de recherche	p. 22 à 24
1.4.1 Les jeunes du Foyer	p. 23
1.4.2 Les jeunes non institutionnalisés	p. 23
1.4.3 Les adultes	p. 24
1.5 La méthode de recueil des données	p. 24
1.5.1 Les entretiens	p. 24 à 25
1.5.2 La grille d'entretien	p. 25
2. Analyse des données	p. 26 à 55
2.1 Les jeunes du Foyer	p. 27 à 36
2.2 Les jeunes non institutionnalisés	p. 37 à 45
2.3 Les adultes	p. 46 à 55

2.4 Synthèse des données	p. 55 à 56
3. Synthèse	p. 57 à 62
4. Conclusion	p. 63 à 64
5. Pistes d'actions et de réflexions	p. 65 à 67
Bibliographie	p. 68 à 70
Annexes	p. 70
Lexique	p.71

Introduction

Le sujet dont il sera question dans les pages qui suivent est un sujet délicat ; il s'agira de comprendre les motivations de jeunes adolescents qui prennent quelquefois des risques en pratiquant une activité à la mode depuis quelques années, le snowboard. Véritables acrobates, ces jeunes déferlent sur les pistes, et bien souvent en dehors de celles-ci, tel le torrent qui descend de la montagne.

Evoluant généralement en groupe et suivant leurs propres règles, ces « icares » oublient parfois les dangers qu'ils courent et qu'ils font courir aux autres adeptes de la montagne lorsqu'ils pratiquent le hors-piste sans prendre de précautions. Les sauts qu'ils tentent, soit par-dessus des barres rocheuses, soit sur la piste, et parfois même en négligeant de vérifier si la zone d'atterrissage est libre, ne font qu'augmenter le risque. De plus, la plupart de ces « accros à l'adrénaline » ne portent ni casque ni protection dorsale ; comme si l'impact de leur corps sur la neige, voire sur les pierres qui jalonnent bien trop souvent la piste, ne pouvait les toucher, ni les blesser ou pire encore, les tuer. Ce sentiment d'invulnérabilité ressenti par ces adolescents m'étonne. Ce qui me préoccupe encore davantage est que ces jeunes semblent aimer la sensation qu'ils éprouvent quand ils « planent » par-dessus la piste... et ils s'entraînent les uns les autres à sauter de plus en plus loin, de plus en plus haut.

Il s'agira donc de comprendre cette quête du vide non pas en termes de sport par moments dangereux, mais bien de reformuler le risque comme une activité rituelle, comme la recherche d'une migration vers l'âge adulte.

Les quelques pages qui vont suivre ne sont pas l'apologie d'une conduite jugée dangereuse. Elles sont une tentative de compréhension d'un phénomène qui touche de plus en plus de jeunes en manque de repères pour atteindre l'âge d'Homme et à la recherche de sensations extrêmes. Certaines personnes y verront une activité dénuée de sens et risquée ; d'autres croiront peut-être que c'est là une manière de changer la vie, de grandir plus vite.

1. La construction de l'objet de recherche

1.1 La thématique

Voilà maintenant six ans que je travaille comme éducateur au Foyer de Salvan, situé près de la station des Marécottes. Nos activités de prédilection pendant l'hiver sont le ski et le snowboard. Etant moi-même un snowboarder*¹ depuis plus d'une décennie, c'est toujours avec beaucoup de plaisir que je « chausse » ma planche. Aussi le comportement de nos adolescents à snowboard* n'a pas manqué de me rappeler certaines de mes conduites lorsque j'avais le même âge et la même passion. Véritable affection pour les grandes étendues poudreuses, ce comportement sur les pistes et en dehors des pistes, cette envie de « planer » et de se dépasser s'assimilent rapidement à une prise de risque délibérée, une conduite à risque adolescente dans le domaine du sport.

1.1.1 Vers une compréhension des conduites à risque

Phénomène courant à l'adolescence, la compréhension de ces conduites à risque pose encore des problèmes aux adultes. En effet, comment imaginer qu'une prise de risque peut être utile à la maturation psychologique et sociale d'un individu ?

Je me souviens avoir attendu les autres, assis dans la neige au-dessus de la barre, avoir imaginé la meilleure trajectoire pour « attaquer » mon envol et préparer mon atterrissage... La discussion entre deux battements de cœur pour savoir lequel d'entre nous se lancerait le premier et cette sensation de vide quand je me dirigeais vers ce « monstre ». Le temps se suspendait pendant ces quelques secondes de vol et continuait sa course quand la planche touchait le sol et que la neige volait tout*

¹ Les mots accompagnés de ce signe « * » sont expliqués dans le lexique du snowboard en annexe

autour. Le saut était réussi, j'avais franchi le cap... nous avons franchi le cap. Pendant quelques instants ceux qui avaient osé étaient des surhommes, immortels pour avoir dominé la peur et repoussé nos limites. Cet exploit nous différenciait des autres, nous étions différents : nous prenions notre vie en main. Comme si le fait de prendre ces risques nous rapprochait de la vie adulte ; le « monstre » devenant ainsi le symbole de notre liberté de décision, le tremplin qui nous permettait de mettre en jeu ce que nous avons de plus sacré et de plus intime, notre corps (et même peut-être notre vie). Les années se succèdent et quinze ans plus tard, le constat est le même, et pourtant...

Pourtant, la société contemporaine telle que nous la connaissons a perdu une grande partie de ses symboles ; à se demander quels sont les indicateurs de l'entrée à l'âge adulte ?

Il apparaîtrait, à la suite de plusieurs entretiens exploratoires, que seule la religion propose encore des repères comme le baptême, le mariage ou encore, les derniers sacrements. La majorité civique, l'obtention du permis de conduire, le diplôme de fin d'études ou l'école de recrue ne semblent plus correspondre à ce besoin de repères qui pose problème aux adolescents.

Les adultes des sociétés anciennes accompagnaient la croissance de leurs enfants et de leurs adolescents au moyen de rites de passage qui « marquaient » les stades de maturité. Ces rites, censés indiquer une appartenance et une reconnaissance de la société par ses adultes, ont aujourd'hui disparu. Comme le rappelait l'ethnologue Arnold Van GENNEP, « de tels changements d'état ne vont pas sans troubler la vie sociale et la vie individuelle ; et c'est à en amoindrir les effets nuisibles que sont destinés un certain nombre de rites de passage² ».

Des rites d'initiation, il y en a toujours dans les sociétés traditionnelles : de longues séances de tatouage des sociétés indonésiennes à la violence de l'excision, des « passages » en brousse pour les sociétés de chasseurs aux scarifications rituelles du visage au Bénin. Pourquoi est-il nécessaire de supporter de telles souffrances ou, pire encore, de mettre sa vie en jeu ? La réponse semble évidente : pour GRANDIR.

² In Van GENNEP, Arnold, *Les rites de passage*, éd. PICCARD, Paris, 1981

1.1.2 Perte des rites de passage, perte des repères

En 1909, Van GENNEP proposait une illustration des rites de passage : « Chaque société générale peut être considérée comme une sorte de maison divisée en chambres et en couloirs, à parois d'autant moins épaisses et à portes de communications d'autant moins larges et moins fermées que cette société se rapproche davantage des nôtres par la forme de sa civilisation³. »

Par cette affirmation Van GENNEP souhaitait démontrer « l'affaiblissement des rites de passage dans les sociétés industrialisées, à l'inverse des sociétés traditionnelles où des ritualités précises et reconnues de toute la communauté gèrent le passage d'un statut, ou d'un état, à un autre⁴ ».

Cent ans plus tard, les murs de cette maison se sont effondrés, les rites de passage proposés par la société se sont étiolés. Les repères qui permettaient aux jeunes de construire leur identité ont laissé place à l'incertitude et aux tâtonnements. Cette période adolescente s'est rallongée au point qu'un nouveau mot doive la caractériser aujourd'hui par ce que nous appelons la post-adolescence, preuve de la difficulté ressentie par les jeunes ou la société qui les entoure.

1.1.3 De la fabrication des rites et du sens

Aussi, comment reconnaître son existence si aucune garantie extérieure ne vient la légitimer ? Il s'agit d'obtenir ici la certitude que la vie a un prix. Avidé de reconnaissance, les adolescents tentent de découvrir les réponses par eux-mêmes au moyen de « rite de contrebande⁵ ».

Tobie NATHAN : « Pourtant si les rites disparaissent, perdant leur fonctionnalité cognitive, en l'absence des initiations fortes et ancrées culturellement, on observe chez les jeunes des sociétés développées des comportements que l'on pourrait considérer comme des rites de substitution : l'initiation à la violence, à la drogue, à la

³ In Van GENNEP, *Les Rites de passage*, éd. Picard, 1981, p. 34

⁴ In Le BRETON, David, *Passion du risque*, éd. Métailié, 1996, Paris, p.98

⁵ J'emprunte cette expression à David le BRETON, in *Passion du risque*, p.128

délinquance ou à l'intégrisme religieux. Comportement où l'on retrouve les trois dimensions des rituels d'initiation : frayeur, douleur et non-sens⁶ .»

Le risque devient alors la matière première à la garantie de l'existence : en effet, qu'y a-t-il de plus suprême enjeu que de risquer sa vie ?

Les exemples ne manquent malheureusement pas : rodéos en voiture à contresens sur l'autoroute, jouer les toréadors avec un train lancé à pleine vitesse, tentative de suicide, jeu dangereux comme celui du foulard, rapports sexuels non protégés... la liste ne fait qu'augmenter au fil des jours.

Il faut comprendre que le but de cette tentative de survie n'est bien sûr pas de mourir, mais plutôt de renaître, de trouver sa place et d'être accepté dans le nouveau monde. Seule compte la garantie d'une séparation de l'enfance pour accéder à l'âge adulte. Et peu importent la douleur et la peur : elles servent d'ancrage à la mémoire ; elles inscrivent, quasiment de manière photographique, les actes traumatiques dans la mémoire et le corps comme les sociétés traditionnelles semblaient le prescrire.

Dès lors, il ne manquait qu'un saut pour interpréter la « glisse à risque » comme une sorte de rite de passage adolescent, destiné à découvrir ses limites et à se rapprocher de l'âge adulte.

1.2 Les concepts utilisés

Afin de cerner l'objet d'étude dans sa globalité, il s'agissait de l'inscrire dans quatre concepts qui sont, à mon sens, fondamentaux dans ce travail de recherche. Ces concepts sont l'adolescence, le risque, les conduites à risque et le rite de passage.

⁶ In HERVIEU-WANE, Fabrice, *Les nouveaux rites de passage*, éd. Albin Michel, C.L.E.S, Paris, 2005, p.12

1.2.1 L'adolescence

Le dictionnaire de psychologie SILLAMY définit l'adolescence comme suit :

« Epoque de la vie qui se situe entre l'enfance, qu'elle continue, et l'âge adulte. Il s'agit d'une « période ingrate », marquée par les transformations corporelles, psychologiques, qui débute vers 12 ou 13 ans et qui se termine vers 18 ou 20 ans.

La fonction de l'adolescence est de reconnaître, dans toutes les virtualités déployées, les possibilités de chacun, celles qui permettront aux individus de choisir une voie et de s'engager dans la vie adulte. Mais c'est aussi découvrir plus intimement les êtres humains, soi et les autres, et d'établir de nouveaux rapports avec l'entourage : distance à l'égard des parents, rapprochement avec les pairs⁷ . »

Vaste concept que celui de l'adolescence. Nous allons cependant tenter d'en définir ici les principales caractéristiques.

L'adolescence est une période qui se définit par une sortie de l'enfance et de la cellule familiale et par un « engagement » dans une vie adulte marquée par l'autonomie. L'étymologie de ce mot nous apporte plusieurs définitions : le participe présent **adolecens** qui désigne « celui qui est en train de grandir » et **adoleo** qui signifie « faire brûler, consumer sur un autel ». De plus, nous pouvons y inclure la racine latine **esso** qui veut dire « devenir ». L'adolescent est donc « celui qui est en train de grandir ou qui est en devenir ».

Le terme adolescence définit la période qui commence à la puberté (11 ans plus ou moins) et se termine par l'entrée dans l'âge adulte (20-25 ans). Bien qu'il soit aisé de situer ce départ de l'adolescence par l'entrée dans la puberté et la reconnaissance des changements physiologiques qui s'y produisent, la clôture de cette période soulève bien des interrogations : cette période s'étend sur plusieurs années dans nos sociétés occidentales et a tendance encore à se rallonger avec l'accroissement de la durée des études (alors qu'elle est relativement courte dans les sociétés tribales). Il est donc difficile de se prononcer avec certitude sur la fin de

⁷ In SILLAMY, Norbert, *Dictionnaire de psychologie*, éd. Larousse, Paris, 1998

l'adolescence. Nous notons encore que ce concept d'adolescence est relativement récent puisqu'il date du milieu du XIX^e siècle.

Selon J.E. HORROCKS, « l'adolescence se termine quand l'individu atteint la maturité sociale et émotionnelle et acquiert l'expérience, l'habileté et la volonté requises pour assumer de manière consistante, à travers un large éventail d'activités, le rôle d'un adulte lui-même défini par la culture dans laquelle il vit ⁸ ».

La période de l'adolescence est marquée par de grands changements d'ordres psychologiques, sociologiques et affectifs. Les interactions entre ces divers processus, mais néanmoins complémentaires, vont amener les adolescents à trouver leur identité d'adulte. Parmi ces mécanismes, il nous semble utile d'en expliquer certains.

Le travail de deuil selon Anna FREUD⁹ : l'adolescent doit faire face aux transformations physiques de la puberté, à de nouvelles dimensions du désir (la poussée libidinale) et au dégageant de la cellule familiale (le deuil du parent idéal). Lors de cette période de deuil, il aura tendance à se replier sur lui-même, le « Ça » (Es) relativement puissant va s'opposer à un « Moi » (Ich) affaibli par la lutte contre l'éclosion pulsionnelle. La gestion des pulsions va poser un réel problème que l'adolescent peut gérer par l'action et par l'expérimentation de l'extérieur. Cette gestion des pulsions surabondantes peut être perçue comme un mécanisme de défense qui protège le sujet. La mauvaise gestion de ces pulsions provoque un déséquilibre chez les ados : les adultes les perçoivent comme impulsifs, hypersensibles, impatientes, perdus ou susceptibles. Ces qualificatifs évoquent bien évidemment la « crise d'adolescence ». De plus, comme dit précédemment, le deuil du premier objet libidinal, à savoir les parents, et surtout la perte de l'identification au parent du même sexe, va confronter l'adolescent à la recherche d'une nouvelle identité. Il se tourne alors vers d'autres modèles auxquels il peut s'identifier, héros en tout genre, sportifs, chanteurs ou certains pairs.

Plus tout à fait enfant et pas encore adulte, le jeune va chercher refuge chez ceux qui sont comme lui, mais pourtant différents, ses pairs (les jeunes de son âge).

⁸ In HORROCKS, J.E., *The psychology of Adolescence*, Boston : Houghton Mifflin, 1978, p.13

⁹ In FREUD, Anna, *Le Moi et les mécanismes de défense*, PUF, coll.: Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1985

L'adolescent cherche à combler son besoin d'appartenance en entrant assez fréquemment dans un groupe ou une bande. Il a besoin du regard des autres pour construire sa propre identité. La notion d'identité renvoie ici à la définition qu'en fait MARCIA : « Il définit l'identité comme la structure interne et dynamique des pulsions, des habiletés, des croyances et des identifications antérieures ¹⁰ ».

Il est fréquent, pour un adolescent, que la famille ou l'école devienne un terrain où il cherche à exercer (voire montrer) sa quête d'autonomie. En effet, il est encore dépendant de ses parents (financièrement et affectivement) et tente de trouver sa propre voie en se séparant et en rejetant les valeurs familiales et l'autorité, quitte à transgresser les interdits. Cette période est souvent caractérisée par un manque de dialogue flagrant entre le jeune et sa famille. Persuadé que personne ne le comprend et qu'il n'intéresse personne, l'ado réagit souvent par la colère, l'opposition et le refus ou par le passage à l'acte.

Il existe une multitude d'autres concepts qui définissent l'adolescence, nous avons choisi d'en expliquer ici les plus intéressants pour traiter notre sujet.

Nous résumerons donc l'adolescence comme une période délimitée par la puberté, approximativement vers 11 ans, et qui se termine à l'âge adulte. Cette période est riche en changements, notamment sur les plans physique et psychologique. Elle se caractérise également par la perte du premier objet libidinal et le deuil qui en découle, à savoir la perte du parent idéal, ainsi qu'une recherche d'autonomie et de structuration d'une nouvelle identité grâce à la gestion de ces nouvelles pulsions et à la reconnaissance par ses pairs. Cette période est très souvent vécue comme une crise ponctuée par le rejet des valeurs sociales et l'émergence d'une subculture. L'instabilité de la culture « ado » se manifeste par la recherche de sensations fortes et un besoin accru d'exploration.

¹⁰ In CLAES, Michel, citant l'identité selon MARCIA, *L'expérience adolescente*, p.176, éd. Mardaga, coll. Psychologie et Sciences Humaines, Bruxelles, 1983, pp. 193

1.2.2 Le risque

Selon le dictionnaire LE ROBERT¹¹, il existe plusieurs définitions du risque. Ces définitions sont les suivantes :

- 1) Danger éventuel plus ou moins prévisible.
- 2) Eventualité d'un événement préjudiciable à la santé, la vie de quelqu'un, la possession de quelque chose.
- 3) Le fait de s'exposer à un danger (dans l'espoir d'obtenir quelque chose).

Le Larousse encyclopédique¹², quant à lui, définit le risque comme suit : nom masculin de l'italien **risco** ; danger, inconvénient possible.

Les étymologies latine et grecque de ce mot nous intéressent particulièrement ici, car elles sont révélatrices de la problématique adolescente.

Le mot risque vient du latin **resicare** qui veut dire « recouper, séparer ». Le risque peut donc être interprété comme quelque chose qui tranche ou qui coupe en cas d'erreur. Cette définition renvoie à l'idée de sanction, de castration, à quelque chose d'illicite qui transgresse la sécurité. Mais encore, **resicare** renvoie à la notion de « séparation, de scission de quelque chose » : cela peut être perçu comme la « séparation de ce qui est connu, de certains repères avec lesquels nous grandissons ».

Le mot grec correspondant à risque est **rhizikhon**, de **rhiza** qui veut dire « racine ». La notion de prise de risque renvoie donc à quelque chose qui est dans les racines de l'être humain, à un rapport spéculaire. S'exposer au risque revient alors à s'interroger, ou, dit autrement, à interroger soi-même, à questionner ses propres ressources physiques et psychologiques par l'affrontement du danger.

¹¹ In LE ROBERT, *Dictionnaire d'aujourd'hui*, Paris, 1997

¹² In LAROUSSE, *Dictionnaire encyclopédique*, Librairie Larousse, Paris, 1983

Le risque met alors en parallèle l'enjeu de la séparation mais également celui de l'origine du sujet : il conjugue habilement ces deux notions qui elles-mêmes sont le lot quotidien de l'adolescent. (*L'adolescent qui, rappelons-le, doit d'une part faire le deuil de son enfance et se distancier du « cocon » familial, mais également découvrir les réponses utiles à la construction de son identité.*)

Le risque s'envisage de différentes manières et sous différentes formes : il peut être à **court terme**, ce qui implique une notion de sanction immédiate en cas d'erreur ou de mauvaise appréciation, une sorte d'ordalie ; mais également à **long terme** (ou différé) où le danger vient de la répétition, notamment dans l'usage de substances stupéfiantes (à noter qu'en cas d'overdose, le risque est considéré à court terme).

En ce qui concerne les formes du risque, Jean-Pascal ASSAILLY¹³ en identifie six qui sont la catharsis, la stimulation, l'autonomie, le risque prestige, le risque ordalie et le risque pratique.

La catharsis : la prise de risque occupe ici une fonction « thérapeutique » de purge dont l'objectif est d'extérioriser les peurs, de compenser les frustrations. Cette stratégie consiste, pour le sujet, à se jeter dans des situations phobiques pour se prouver qu'il peut y survivre et donc, apaiser ses angoisses. Cette méthode correspond au principe d'une technique de thérapie comportementale appelée FLOODING (l'immersion du sujet dans une situation anxiogène).

La stimulation ou la recherche de sensation se résume à la quête de stimuli visant à distraire : une sorte de besoin bio-psycho-social que l'être humain ressent depuis le plus jeune âge, le jeu. Cette quête atteint son paroxysme dans la tranche d'âge 15-19 ans pour ensuite régresser. Le risque joue ici un rôle d'« activateur »¹⁴.

Roger CAILLOIS¹⁵ distingue, notamment, deux dimensions symboliques au jeu, l'« **ilinx** » qui représente la recherche du vertige, de la griserie et du spasme et l'« **agôn** » qui est l'endurance, la « défonce », la quête de ses propres limites, le « au bout de soi ».

¹³ In ASSAILLY, Jean-Pascal, *La mortalité chez les jeunes*, Que sais-je, Paris, PUF, 2001

¹⁴ In ASSAILLY, Jean-Pascal, *La mortalité chez les jeunes*, p. 86, Que sais-je, Paris, PUF, 2001

¹⁵ In CAILLOIS, Roger, *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, Folie, Paris, Gallimard, 1998

L'autonomie se manifeste par une volonté d'indépendance de la part du sujet. L'acquisition de cette dernière suppose un engagement dans le risque. Cet engagement implique, de la part du sujet, une volonté de contrôle sur son propre comportement et son environnement (nous pourrions évoquer ici le conflit récurrent des adolescents avec l'autorité et les normes sociales). La vocation du risque autonomie est donc de pousser l'adolescent à se confronter aux limites et aux interdits, voire à la transgression de ces mêmes limites. Cela va l'aider à sortir du « cocon familial ». Nous notons également que ce travail de différenciation doit être plus difficile aujourd'hui que par le passé : en effet, l'éclatement ou la recomposition des familles, ou malheureusement la défaillance de certaines d'entre elles, font que ces dernières sont moins aptes à répondre aux sollicitations des jeunes.

Le risque prestige est une sorte de mécanisme narcissique dont le but est de renforcer (conforter) son image propre (*ce que le sujet pense de lui*) et son image sociale (*ce que les autres pensent de lui*). Particulièrement à l'adolescence, l'identité se construit dans la confrontation de ces pôles. L'identité de l'individu pourrait même se résumer à l'expression d'un exploit : « Voici Monsieur 8000 m... » au sujet de celui qui a enchaîné les plus hauts sommets... Il EST celui qui... (*Connaissez-vous l'expression populaire « conduire comme un Fangio » pour parler d'une personne qui conduit excessivement vite ? Cette expression fait bien référence au légendaire pilote de formule 1 Juan Manuel FANGIO¹⁶, quintuple champion du monde.*)

Nous parlons ici de risque prestige parce qu'à ce niveau-ci, le risque peut avoir fonction d'intégrateur social, voire de facteur de popularité dans un groupe ou dans la société.

Le risque ordalie dont l'archétype est sans nul doute la roulette russe. Ordalie signifie en grec « le jugement de Dieu » ; ce mot renvoie également à un rite judiciaire du Moyen Age où la survie d'un accusé désignait son innocence. Bien sûr, s'il mourait, sa culpabilité ne faisait aucun doute puisque Dieu intervenait pour sauver les innocents.

¹⁶ in. http://www.f1-legend.com/histoire/pilotes/pil_fangio.htm (consulté le 22.08.2005)

Cette dimension du risque flirte avec le danger extrême et ne s'applique qu'à un nombre restreint de jeunes. Les manifestations de ce genre sont aujourd'hui trop nombreuses : jeux sur l'autoroute, parcours en automobile à contresens, le jeu du foulard, descente dans les couloirs d'avalanche...

La mise en danger et le plaisir donnent du sens à l'existence. Cela peut être compris comme une sorte de test, un jeu où tout peut arriver et dont la règle serait « Ça passe ou ça casse », où le plaisir ressenti dépasse la peur et le risque encouru. Un film illustre parfaitement ces propos, il s'agit de « La fureur de vivre » avec James DEAN¹⁷ où l'acteur principal survit in extremis à la fin d'une course de voitures.

La dernière forme de risque s'appelle le risque pratique : il est question ici de prises de risques dont le but est purement utilitaire. Il s'agit, par exemple, de conduire plus (trop) vite pour arriver à l'heure au travail. Cet aspect-là ne s'applique pas spécifiquement aux jeunes, mais quasiment à toute la population.

1.2.3 Les conduites à risque

« Dans l'absence d'épreuve pour le démarquer de l'enfance et l'assurer de la signification de son existence, le jeune vole au-devant des risques et teste ainsi son goût de vivre. Il s'impose des défis et s'assure qu'il existe d'une manière à ses yeux irréfutable. Il se charge lui-même de fournir les preuves de son excellence¹⁸. »

Les conduites à risques sont des engagements délibérés et volontaires dans des activités qui comportent des risques pour l'adolescent et pour son entourage. Ces risques se situent sur les plans physique et psychologique. Elles sont choisies pour l'effet qu'elles sont susceptibles de produire.

¹⁷ *La fureur de vivre*, Titre original : *Rebel Without a Cause*, prod. Warner Bros Pictures, USA, 1955

¹⁸ In Le BRETON, David, *Passions du risque*, p. 105, éd. Métailié, Paris, 1996, pp. 187

Ces conduites débutent à l'adolescence sous des formes très diversifiées telles que :

- Consommation de substances psycho-actives comme le tabac, l'alcool, les drogues (cannabis, amphétamines, ecstasy, crack, cocaïne...).
- Rapports sexuels non protégés qui induisent un risque de transmission de maladie ou une grossesse non désirée.
- Fugues.
- Conduite de véhicules motorisés à des vitesses excessives, sans casque et en ne respectant pas la signalisation routière (feux éteints pendant la nuit, conduite à contresens).
- Tentatives de suicides.
- Pratique des sports à risque tels que l'alpinisme, le parapentisme ou le parachutisme.
- Pratique des sports de glisse (le skateboard, le roller ou le snowboard).

Ces conduites à risque partagent entre elles une donnée rémanente, une sensation qui est recherchée, sollicitée à chaque prise de risque, à chaque passage à l'acte : LE VERTIGE.

Du latin **vertere**, le vertige évoque une perception erronée que le monde environnemental tourne autour de soi.

Comme le souligne Grégory MICHEL, psychologue, « le vertige est le fil conducteur d'une série d'actions mettant en relation : la vitesse, le saut dans le vide, etc.¹⁹ . »

Malgré le danger qu'elles « procurent », les conduites à risque sont perçues, ici, comme un processus de découverte de soi et des autres, des limites personnelles et sociales, comme un mécanisme d'adaptation à l'éveil adolescent.

L'adolescent doit gérer, comme dit précédemment, le deuil de l'enfance et son entrée dans l'âge adulte. Il ploie sous les pulsions pubertaires et les stimuli extérieurs, il cherche ses propres ressources pour atteindre la maturité et appréhende un nouveau corps complètement étranger, il se confronte au monde.

¹⁹ In MICHEL, Grégory, *La prise de risque à l'adolescence, Pratique sportive et usage de substances psycho-actives*, p.10, coll. Les âges de la vie, éd. Masson, Paris, 2001

Les conduites à risque peuvent être interprétées comme une réponse à tous ces méandres adolescents :

Le « sur-éveil » corporel peut être pallié par une recherche de sensations fortes, une sorte de transfert sur une ou des activités qui permettraient de compenser les demandes du corps. L'équilibre des pulsions pubertaires peut ainsi être maintenu grâce à la recherche d'autres sources d'investissement. Cela pourrait également être perçu comme une recherche d'indépendance, un moyen de trouver soi-même des solutions à un problème personnel en puisant dans ses propres ressources ; une sorte de mécanisme d'adaptation destiné à atteindre la maturité.

Ces conduites peuvent également servir l'adolescent dans la découverte de son nouveau corps. S'il s'agit bien d'une auto-appréhension, le corps est une machine qu'il faut mettre à l'épreuve, tester. Quitte à le meurtrir, les activités risquées agissent ici comme le révélateur d'un nouveau potentiel et les stigmates (les cicatrices) que ces essais peuvent laisser ne sont que les preuves d'un processus de croissance, un symbole de maturation et de capture de l'intégrité personnelle.

Par de tels agissements, l'adolescent tente aussi l'expérience de la transgression : sa conduite le situe à la frontière de ce qu'il connaît et de ce qu'il ignore, à la limite de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas. Problématique adolescente que celle de tester et de situer les limites (personnelles et sociales). L'individu cherche, d'une part, à situer ses propres limites, celles de son corps et de son esprit, pour apprendre à se reconnaître et à se différencier des autres et, d'autre part, celles de la société dans laquelle il évolue. Comme le remarque Le BRETON, « la limite est une nécessité anthropologique, elle permet d'exister en se situant activement au sein d'un système symbolique qui structure les échanges ²⁰ ».

La confrontation et la recherche des limites par les conduites à risque apparaissent donc comme des mécanismes nécessaires au bon développement des adolescents, comme de véritables sources d'apprentissage et de régulation, tant au niveau de l'intrapersonnel qu'au niveau de l'interpersonnel.

²⁰ In Le BRETON, David, *Passions du risque*, p. 17, éd. Métailié, Paris, 1996, pp. 187

1.2.4 Le rite de passage

Le rite désigne « un ensemble de règles qui fixent le déroulement d'une cérémonie liturgique ou d'un culte religieux. » Mais encore : « Anthropologique : Acte, cérémonie, souvent à caractère répétitif qui a pour objet d'orienter une force occulte vers une action déterminée²¹ ».

Ce n'est qu'au début du siècle passé, en 1909 exactement, que l'ethnologue Arnold VAN GENNEP a popularisé cette expression²². Il désigne ainsi des coutumes différentes pratiquées par des sociétés modernes ou primitives. Ces usages concernent indistinctement les individus, le ou les groupes ou l'ensemble d'une société. Cependant, une caractéristique structure tous les rites de passage : ils comportent trois étapes bien distinctes et successives qui ne sont pourtant pas développées de façon égale, la séparation, la liminarité et l'agrégation. Nous parlons de trois séquences communes aux rites de passage, indépendamment de l'espace et du temps.

Comme le mot l'indique, **la séparation** marque l'abandon d'un état antérieur, la rupture avec le groupe. La phase « liminale » ou de **liminarité** correspond à un moment de mise en marge, une sorte de période de latence qui correspond à un entre-deux mondes. Ce mot signifie « seuil » du latin *limen*, il s'applique donc aux personnes qui sont sur le seuil ou « au seuil ».

Les rites de passage se concluent par **l'agrégation** qui réinsère l'individu dans la communauté avec un nouveau statut.

La fonction du rite de passage est de préparer et d'accompagner une personne, de la guider d'un statut à un autre. David le BRETON : « La fonction anthropologique du rite de passage est de réguler l'échange symbolique et de calmer l'angoisse susceptible de naître de l'incertitude, elle est aussi de dépasser le sentiment d'impuissance qui risque de se dégager d'une situation dont manque le mode d'emploi²³. »

²¹ In LAROUSSE, *Dictionnaire encyclopédique*, Librairie Larousse, Paris, 1983 1979

²² In VAN GENNEP, Arnold, *Les rites de passage*, éd. Picard, 1981, pp. 288

²³ In Le BRETON, David, *Passion du risque*, p.62, éd. Métailié, 1996, Paris

Cette fonction facilite donc le changement d'un état à un autre : elle symbolise une sorte de mort préméditée et une renaissance dans un nouveau groupe, avec un nouveau statut. Elle est un voyage dont le rite délimite le chemin (et désamorce l'angoisse) et dont la destination est connue à l'avance.

1.2.4.1 Rite de passage et rite d'initiation

Le rite de passage est un acte dont les dimensions symboliques sont constitutives d'une nouvelle situation ou d'un nouveau statut, tant au niveau de la vie collective qu'au niveau relationnel. Il est un passage obligé qui définit l'existence sociale d'un individu. Toute la société est ainsi structurée : chacun devra y passer afin de déterminer sa place dans cette même société.

Cependant, le rite d'initiation, quant à lui, intègre une personne dans une sorte de sous-groupe que l'initié a préalablement choisi. Son appartenance à un cercle, reconnu par les autres membres de la société, va clairement déterminer sa fonction.

A titre d'exemple, un rite de passage d'âge va concerner indistinctement les garçons et les filles qui accéderont au statut d'hommes et de femmes (chaque enfant passera par cette étape afin d'être reconnu socialement comme homme ou femme). Ces hommes et femmes choisiront (dans la mesure du possible) ou seront choisis pour occuper une fonction : une fonction soignante, religieuse ou guerrière. Ils choisiront ainsi de « passer » les épreuves pour obtenir le savoir des initiés et être ainsi reconnus dans cette fonction.

1.3 Les hypothèses retenues

A la lumière de chacun de ces éléments, de ce besoin marqué des « ados » à construire du sens autour d'activités qui les passionnent, j'ai choisi d'envisager les conduites à risque adolescentes comme une forme de rite de passage, comme une sorte de tentative douloureuse de se mettre au monde, une maïeutique contemporaine.

Les hypothèses retenues sont donc les suivantes :

- a) « Les conduites à risque sont une forme de rite de passage à l'adolescence »
 - a.1) « Les conduites à risque permettent aux adolescents de renforcer leur sentiment d'appartenance au sein d'un groupe de pairs et d'estime d'eux-mêmes. »
 - a.2) « Les adolescents ritualisent les activités sportives à risques au moyen de règles. »
- b) « Le risque permet aux adolescents de répondre à un besoin de catharsis, de prestige ou de quête de limite. »
 - b.1) « Le bénéfice est plus fort que le risque. »
 - b.2) « La prise de risque donne accès à un nouveau statut parmi les pairs. »

1.4 Le terrain de recherche

Afin de mener à bien cette enquête, j'ai choisi de conduire des entretiens semi-directifs avec six jeunes qui correspondaient à la population cible, de douze à quinze ans. Parmi ces personnes, trois étaient des jeunes résidant au Foyer de Salvan et pratiquant le snowboard, les trois autres étaient des jeunes non institutionnalisés de la même tranche d'âge. De plus, trois adultes ont également participé à ce travail de recherche.

1.4.1 Les jeunes du Foyer

Le Foyer de Salvan est une institution genevoise qui offre jusqu'à trente-deux places en internat.

Ces enfants et adolescents d'âges variés sont accueillis dans quatre groupes mixtes sur lesquels travaillent respectivement quatre éducateurs.

Trois classes spécialisées accueillent les élèves présentant d'importants retards scolaires ou des difficultés d'intégration.

Les pensionnaires du Foyer de Salvan sont des enfants et des adolescents qui rencontrent des problèmes au niveau relationnel, au niveau du comportement et parfois au niveau de troubles de la personnalité.

Leur placement s'effectue par l'intermédiaire de différents services placeurs, à savoir le Tuteur Général, le Service de la Protection de la Jeunesse, le Service Médico-Pédagogique ou encore le Tribunal Tutélaire.

1.4.2 Les jeunes non institutionnalisés

Les trois autres jeunes qui ont aimablement participé à ce travail de mémoire étaient des jeunes âgés de douze à quinze ans, scolarisés soit au Cycle d'Orientation de Martigny, soit au Lycée Collège des Creusets de Sion. Indépendamment de leur âge, le seul critère de sélection était qu'ils pratiquent le snowboard et plus particulièrement qu'ils fassent bien sûr des sauts ou du free ride. Bien souvent, les pairs de ces jeunes n'hésitaient pas à user d'adjectifs qualificatifs tels que « sauvages », « fangios » ou encore « malades » pour définir leurs amis.

1.4.3 Les adultes

Les adultes ayant participé à ce travail de recherche ont été choisis sur la base d'événements que j'ai moi-même partagés avec eux lors de notre adolescence ou de vidéos de leurs exploits. Leur âge était compris entre vingt et trente ans. Dès lors, il peut sembler étrange ou même erroné d'intégrer des regards adultes sur une conduite adolescente. Le recul dont jouissent, cependant, ces mêmes regards adultes m'a permis de mieux comprendre cette dynamique de recherche adolescente. Aussi ont-ils répondu à mes questions en se remémorant leurs exploits d'« ados ».

1.5 La méthode de recueil des données

Les entretiens semi-directifs ont permis, à mon sens, une plus grande liberté de la part des jeunes. Non seulement au niveau des idées, mais également au niveau des mots qui ont été employés pendant ces discussions, ce qui ne serait pas le cas, par exemple, d'un questionnaire à choix multiple. Aussi ai-je choisi l'option d'une démarche qualitative plutôt que quantitative.

1.5.1 Les entretiens

Les entretiens avec les adolescents se sont faits au moyen d'une grille d'entretien. Ils se sont déroulés en tête-à-tête et dans un endroit calme. Comme il s'agissait de mineurs, je dus préalablement obtenir l'autorisation des parents ou de la direction du Foyer. Ces entretiens, dont la durée variait entre quarante minutes et une heure, ont été enregistrés sur un support numérique.

Suite à ces entretiens, j'ai utilisé la même grille d'entretien avec trois adultes. J'ai cherché à dresser des parallèles entre les trois jeunes du Foyer de Salvan, les trois

jeunes non institutionnalisés et les trois adultes que j'avais choisis en fonction de leurs activités afin d'en tirer les conclusions appropriées.

Les corrélations ou le regroupement entre les indicateurs des jeunes et des adultes me permettent d'établir avec certitude d'une part, les motivations qui poussent à la glisse à risque et donc, aux conduites à risque, et, d'autre part, de répertorier les sensations ressenties lors de cette pratique.

1.5.2 La grille d'entretien

La grille d'entretien se composait de deux parties en lien avec les deux hypothèses principales, elles-mêmes subdivisées en deux sous-hypothèses (cf. annexes) :

La première hypothèse se décline en deux sous-hypothèses : cette déclinaison vise à vérifier deux éléments omniprésents et nécessaires à un rite de passage. Tout d'abord, un changement d'état entre « l'avant » et « l'après » ; constater si les jeunes remarquent ou non qu'ils sont différents après le saut. Et ensuite, chercher une notion de règles, ou de réglementation répétitive, dans leur comportement.

La seconde hypothèse se conçoit, elle aussi, en deux sous-hypothèses. Il s'agit de vérifier d'une part si le bénéfice que les jeunes retirent de la prise de risque est plus important que le fait de se mettre en danger. D'autre part, la seconde sous-hypothèse permet d'évaluer s'il existe un lien entre la prise de risque et le statut social d'un individu.

2. Analyse des données

Afin d'en obtenir une vision claire, j'ai choisi d'analyser les données recueillies par population, à savoir : les jeunes du Foyer, les jeunes non institutionnalisés et les adultes. Cette méthode permet également d'effectuer des comparaisons par hypothèse et par population le cas échéant.

Les prénoms des jeunes ont été remplacés par une lettre « E » et un numéro qui correspond à l'entretien. Cette abréviation vise à garantir l'anonymat des participants à ce mémoire de fin d'études.

Les jeunes du Foyer



In <http://www.nolanseaton.com/html/art.htm>

2.1 Les jeunes du Foyer

Les jeunes du Foyer se sont souvent limités à des réponses très brèves et peu développées. Aussi ai-je dû bien souvent donner des compléments d'informations suite à mes questions. Ces compléments n'ont, à mon avis, nullement interféré avec les fondements de mes questions. Il s'agit aussi de préciser ici que ces jeunes utilisent bien souvent une sémantique qui leur est propre et des expressions de « jeunes ».

S.-H.1 Les conduites à risque permettent aux adolescents de renforcer leur sentiment d'appartenance au sein d'un groupe de pairs et d'estime d'eux-mêmes.

Cette sous-hypothèse sera analysée en deux temps, je traiterai d'abord de renforcement du sentiment d'appartenance au sein du groupe, puis de l'estime de soi.

Les données recueillies auprès des jeunes de l'institution me poussent à valider cette hypothèse. En effet, chacun des trois jeunes interviewés définit les autres membres du groupe comme des **amis**. Ce sont les mêmes personnes avec qui ils partagent d'autres activités telles que jeux divers, cinéma, roller, vélo, skate ou autres sports. L'activité agit comme une sorte de facteur qui pousse ces jeunes à retrouver ensemble, un lien solide. E.1 « *Ben mes copains, c'est souvent ceux que je rencontre souvent, mes amis très fréquents.* »

La solidité de ce lien peut se vérifier à la **loyauté** que se portent les membres de ce groupe, ainsi qu'au **soutien** mutuel qu'ils sont capables de s'apporter si un problème devait survenir. E.2 : « *Par exemple à Genève, s'il y a une embrouille avec un, ben je donne des petits coups de téléphone et si on les connaît pas, ben ça vient.* »

(Question à E. 2 : Ils viennent t'aider ?) « *Ouais.* »

Ou encore E.3 : « *... de ne pas lâcher les autres ouais. Par exemple, de ne pas aller tout seul et pis les oublier...et puis s'entraider.* »

(Question à E.3 : Qu'ils soient là quand tu as besoin d'eux ?) « *Ouais.* »

E.2 évoquait la singularité de la place qu'il occupait au foyer : « *On était les premiers du foyer à faire ces sauts.* »

Question à E.2 :

- Qu'est-ce que cela te faisait d'être le premier du Foyer à réussir ce genre de saut ?

« *Ben super content, parce que pour l'instant, j'ai fait plein de trucs que j'étais toujours le seul à faire... parce que les autres tu oublies.* »

- Ils ne sont pas assez bons ?

« *Mhmmmm, mhmmmm* »

E.1 le rejoint en m'expliquant qu'il essaie déjà de faire la figure que font les autres membres du groupe afin de participer aux activités du groupe et de se sentir accepté.

Mais encore, des indicateurs comme la **réussite**, la recherche de la performance ou de la **réalisation de soi**, de l'**image de soi positive** jalonnent les réponses de ces jeunes.

Le retour de la journée de snowboard est bien souvent marqué par deux sensations paradoxales, d'un côté une fatigue remarquable, et de l'autre, une énergie bouillonnante. E.1 me répondait se sentir en forme et avoir « *gaspillé* » sa quantité d'énergie, alors que E.2 me disait avoir la tête qui tourne. Quant à E.3, il « *pétait le feu* ». L'image de soi se renforce et s'accroît à mesure que les figures difficiles s'enchaînent : tous s'accordent sur ce phénomène de la réussite qui motive à poursuivre cette activité.

Question : Après la réception d'une figure particulière, comment te sens-tu ?

E.1 : « *Ben super excité, j'ai envie de recommencer, si je réussis. Je suis très content, je souris, je suis en forme, pis ça me donne encore plus la motive d'y refaire.* »

E.2 : « *Ben si c'est un saut que je n'ai jamais fait, je me sens un peu impressionné.* »

E.3 : « *Fier de moi, je suis content parce que au moins j'ai réussi à faire un truc de bien dans la journée. Il y a tous mes amis qui criaient trop stylé et tout, c'était trop bien.* »

Réussir de nouvelles figures impressionnantes rend ces jeunes meilleurs : ils peuvent, grâce à leurs performances, devenir meilleurs. « *Meilleur parce que j'ai envie de le recommencer et pis si j'arrive une deuxième fois, ben je me sens plus fort* », me glissait E.1. Quant à E.3 : « *Peut-être plus fort que quelqu'un, ça je ne sais pas. Pour moi, j'ai dépassé mon niveau à moi quoi.* » La tendance inverse se remarque si survient l'échec : les critiques des autres, bien que constructives, sont souvent un facteur qui ne fait que baisser la motivation et diminuer la sensation de plaisir.

La **reconnaissance** des autres devient ici un indicateur probant, où la réaction des autres est aussi importante que la réussite de la figure. E.1 relevait qu'en cas d'échec de sa figure il se sentirait « *un peu moins mieux* ». E.2 me soufflait que chacun était toujours attentif à la réaction de l'autre et que « *C'est justement pour ça qu'on se loupe souvent.* » avec beaucoup d'humour. Et E.3 : « *Ouais c'est mieux quand je fais un truc et que mes amis ils voient quoi.* »

S.-H.2 Les adolescents ritualisent les activités sportives à risque au moyen de règles
--

Cette hypothèse se vérifie pour les jeunes de l'institution Cette ritualisation intervient toutefois à deux niveaux distincts lors de ladite activité sportive à risque : la période qui précède la saison de snowboard et l'activité elle-même, le saut à snowboard.

En effet, que se passe-t-il pour ces jeunes avant la saison de snowboard ? L'impatience est le terme qui revient le plus souvent : l'attente de la neige et du début de la saison semble être une période interminable. E.2 : « *Avant la saison de snowboard, je suis toujours impatient de la neige, après, quand la saison est finie, ben je suis toujours impatient que la neige revienne.* »

Pendant cette période durant laquelle ils attendent la neige, chacun se prépare à sa façon :

E.1 choisit son matériel avec soin, une bonne veste imperméable, un snowboard adapté à sa taille et pour un prix correct (rapport au budget limité en institution !), et il

mime ses exploits passés au sol ou encore, les nouvelles figures qu'il souhaite entreprendre. « *Ben j'essaie de me préparer. Je m'y vois déjà et pis j'essaie déjà de voir, de me rappeler quelle figure je faisais avant. Ben des fois, j'essaie de le faire quand j'ai rien.* »

E.2 y pense tous les jours et essaie quelquefois de faire « *comme s'il y était quoi* ». Il pratique également le roller et le skate pour s'entraîner, pour faire des figures « *un peu pareil quoi* ».

E.3 conclut cela par « *Je m'entraînais sur du plat à faire des petits sauts quoi, des figures en 360*, ou des périlleux*, pour voir si j'ai une bonne comment dire, si je saute assez haut quoi. Si je saute assez haut à pied, après ben en surf, ça vient tout seul quoi.* »

Chacun adopte un **comportement précis** avant la saison : ils se préparent, ils imaginent et miment ce qui va se passer, comme les enfants miment les exploits de leurs pères, comme s'il fallait imaginer la suite pour rassurer son esprit. Puis vient l'approche du saut, le moment où chaque jeune va affronter le « monstre ».

Ces jeunes m'ont expliqué que l'approche d'un saut, cela se prépare : il y a une sorte de **méthode** qui se répète à chaque fois.

Tout d'abord, on doit repérer le saut. Ensuite, le groupe s'arrête **avant le saut** et discute. Les paroles vont traiter de qui va oser le premier, de qui va-t-on envoyer pour s'assurer que l'aire d'atterrissage soit bonne. E. 2 : « *On lui dit de descendre pour voir ce qu'il y a derrière. S'il nous dit que c'est bon, ben on y va.* » Si personne ne se désigne, le plus « fou » ou le moins peureux de l'équipe va se désigner lui-même pour le saut. « *J'irai moi* », me disait E.1

L'**ordre de passage** peut aussi se définir par consensus : « *On dit qui veut aller en premier, qui veut aller en deuxième, pis voilà, après tout le monde dit premier, deuxième...etc.* », rapportait E.1.

Question :

Comment cela se passe avant un saut ?

E.1 : « *Ben en fait, c'est la personne qui dit combien elle veut être...* »

E.2 : « *Ben on dit premier, deuxième et tout.* »

E.3 : « *Ben on arrive tous devant le saut, on s'assoit, on regarde le saut, comme ça après on se dit qui va en premier, l'autre dit je ne sais pas si j'ai envie et l'autre dit non, va d'abord en premier* ».

Et ensuite, ils se lancent **l'un après l'autre** sur le saut : ce moment est marqué par une sorte de vide dans l'espace et la tête des jeunes, seul compte le saut. E.3 m'a cependant avoué une chose intéressante : « *Il y a eu un saut où j'ai des amis qui l'ont fait, pis j'ai trouvé que c'était vraiment fou. Pis ils m'ont dit de le faire. Pis ben là, j'avais trop peur pis je me suis mis à prier.* »

D'autres se rassurent en intellectualisant leurs craintes, en se rassurant sur le fait que rien ne peut leur arriver, ou encore, en prétendant être invincible, une caractéristique qui se retrouve souvent chez les adolescents et notamment dans le phénomène des conduites à risque.

Il s'agit ensuite de terminer ce passage du saut en **rejoignant** le groupe sur la piste d'atterrissage, le lieu où on attend que ses pairs se lancent à leur tour dans les airs. Il faut « *regarder l'autre aller* » me confiait E.1. Mais encore E.3 : « *Après ceux qui sont déjà arrivés, ils s'assoient. Ils regardent l'autre faire le saut... on regarde tous chacun faire le saut.* »

Mais l'atterrissage ne se résume pas à cette simple contemplation, chacun se sent sensiblement **différent** :

E.1 : « *Si c'est un saut que je réussis pas souvent, ben je suis mieux.* »

E.2 : « *Ben... comme je t'ai dit, s'il est balaise, ben... oui, je suis un peu différent que comme avant... je me sens bien.* »

E.3 : « *Au début je me sens peureux. Et à l'atterrissage, je suis fier de moi aussi.* »

S.-H.3 Le bénéfice est plus fort que le risque
--

Ces trois jeunes ont répondu par l'**affirmative** à la question as-tu l'impression de prendre des risques. Et pourtant leurs trois réponses diffèrent sensiblement d'un « OUI » catégorique, chacun donnant un élément de réponse en fonction de sa

propre conception de la prise de risque. E.1 me disait que cela dépendait du saut (une réponse tout ce qu'il y a de plus logique à mon sens), il entendait réellement par là le degré d'inclinaison de l'espace d'atterrissage (plus la pente de l'espace d'atterrissage est grande, moins il y a de risque de se faire mal, m'expliquait-il). A la même question, E.2 me répondit : « *Ah ça, j'y pense pas. Moi je pense que c'est si on a peur pis on saute, c'est surtout là qu'on hésite. Tandis que moi j'y vais carrément quoi, j'hésite pas...* » Et E.3 concluait par un « *Ouais* » très franc : « *Ouais de toute façon c'est des risques que je prends.* »

Toujours selon ces trois jeunes, cette prise de risque est justifiée par deux éléments : la **recherche de sensation** et l'envie de **dépasser ses propres limites**.

Cette recherche de sensation se traduit le plus souvent par une décharge d'**adrénaline** que produit la peur. E.1 : « *J'aime beaucoup quand j'ai le trac. Ça me fait une drôle de sensation mais j'aime ça. J'aime bien avoir peur.* » E.2 : « *C'est comme... ça donne une impression ou une sensation bizarre. J'sais pas comment expliquer, j'ai le cœur qui bat à cent à l'heure* ». Mais encore E.3 : « *Ca m'apporte que, ben, j'ai eu, comment dire, ben ça m'apporte que ben je fais un peu monter l'adrénaline et pis après j'ai encore beaucoup plus de pêche quoi, je suis content. J'aime en fait, j'aime les trucs où c'est un peu extrême.* »

Ils **gèrent** cette peur par différents moyens. Pour E.1, il regarde les autres et adapte son approche en fonction de leur atterrissage. E. 2 intellectualise sa peur en se disant que c'est en hésitant que tu peux te faire mal ou te tuer ; il y va alors sans réfléchir, sans y penser. Quant à E.3, il gère sa peur d'une manière toute particulière : « *Là, j'avais trop peur, alors je me suis mis à prier. Le tout premier saut, là, j'ai commencé à prier, après là, je l'ai fait partout.* » Il prie et intellectualise également sa peur pour se rassurer : « *Je me dis, si lui il arrive à faire, ben, après je devrais aussi réussir.* »

Ils évoquent également la sensation du **vertige**. Cela se retrouve principalement dans ce qu'ils ressentent lorsqu'ils volent et que le monde s'arrête l'espace d'un instant :

E.2 : « En fait, j'aime bien faire des sauts le plus haut possible, parce que j'aime bien être en l'air, ça donne une espèce de sensation pis j'aime cette sensation. Pis j'aime surtout être en l'air parce que quand tu regardes par terre et pis en l'air, ben ça te donne aussi une drôle de sensation... »

E.3 : « Il y a eu des fois où ça fait un peu au ralenti quand tu sautes et dès que tu ratteris, ça va à la vitesse normale. Il y a eu des fois même que j'essaie de rester un peu en l'air sans trop bouger, que ça fasse un peu au ralenti. Pour que ça fasse, faut sauter assez haut, parce que les petits sauts voilà. »

Parallèlement à la griserie de ces sensations, ils sont dans la recherche du dépassement de leurs propres limites, guettant sans relâche l'**amélioration** de leurs sauts. Plus haut, plus vite, plus de rotations et j'en passe, ils cherchent à **devenir meilleurs**.

Question à E.1 :

Aimerais-tu aller plus loin ou encore plus vite ou faire une figure encore plus difficile ?

« Ben, j'essayerai d'améliorer ma figure : si c'est un 3-6* grab*, faire encore plus loin un 540* grab*... j'essaie d'aller plus loin sur cette figure ».

E.2 pense que faire des sauts très difficiles l'améliore un peu parce qu'il s'endurcit, il devient meilleur. E.3 est mû par l'envie de se surpasser : « Le 540*, je me suis dit que ça, ça va, c'est pas encore assez dur. C'est le 720* que je me suis dit ouais, que ça, c'est quand même dur, mais je vais l'essayer. »

Il semblerait que même le risque de se faire mal ne peut arrêter cette ascension vers le plaisir procuré par ces sensations. Aucun d'eux ne s'est vraiment fait mal jusqu'à présent, mais ils ont déjà pu constater les dégâts d'une chute sur d'autres. Cela n'a eu pour effet que de les ralentir pour un temps limité ou de les inciter à faire preuve de prudence... puis ils oublient et font comme d'habitude. E.2 pousse encore plus loin ce besoin de sensation. A la question, si tu devais te casser quelque chose, comment réagirais-tu ? « Ça m'énervait beaucoup, mais ça ne m'empêcherait pas d'aller surfer... même si j'ai le bras cassé, ça ne m'empêcherait pas d'aller skier, ni

surfer. S'ils veulent pas (ils = les éducateurs), ben je vole mon propre surf et pis j'y vais. »

Je peux donc valider ici cette hypothèse, les bénéfices éprouvés par ces jeunes sont bien plus importants que la notion de risque.

S.-H.4 La prise de risque donne accès à un nouveau statut parmi les pairs.
--

Comme expliqué précédemment dans la sous-hypothèse 2, les jeunes s'attendent après le saut et regardent leurs camarades qui s'élancent sur le saut : ils évaluent ainsi la figure de l'autre. Ce que disent ou pensent les autres membres du groupe revêt ici une importance certaine. Comme le disait E.1 : « *Si tu t'es fait du mal, ils t'encouragent ; si t'as réussi, ils t'applaudissent.* » E.3 en parlant des dires du groupe : « *Oh, ils font trop stylé, comment t'as fait, c'est un truc de fou.* » Et encore E.2 : « *Et ben, soit ils sont **jaloux**, et pis après ils le font...* » La prise de risque ici donne accès à un certain **classement** parmi les membres du groupe ; les jeunes savent qui est le meilleur, qui peut réussir quel saut et qui il faut respecter suite à ses performances. De plus, les meilleurs servent souvent d'**exemple**, les autres essaient alors de reproduire les mêmes figures. E.1 : « *Pis y en a même qui essaient de faire les mêmes figures que moi...* » E.3, dans la même démarche : « *Il y en a parfois qui font la même chose que moi quoi. Ceux qui font la même chose que moi, ils disent oh, c'est style... et ceux qui nous connaissent pas encore assez bien disent oh vous êtes des fous...* »

Mais encore, E.1 et E.2 réagissent très fort au **défi** qu'un autre pourrait leur lancer.

E.1 : « *S'ils me disent que je n'arrive pas une figure, pis si dans le passé, je l'avais déjà fait, j'essaie de leur prouver...* »

E.2 : « *Ben c'est simplement que si on me lance un défi, et ben je suis prêt à tout quoi. Parce que s'il y a l'autre qui s'amuse à sauter plus haut que moi, ben moi, je vais chercher un joli saut qui ressemble à peu près à une montagne avec une bonne pente pour se le faire.* »

E.3 se contentait de me rappeler qu'une figure « *faite avec beaucoup de style, ça impressionne...* ».

Ces jeunes occupent donc un **rôle social** important, celui de l'exemple. La prise de risque donne accès ici à une forme de **respect**, à une forme de valorisation de soi par l'exploit. Le fait que d'autres viennent solliciter leurs conseils pour différents sauts ne fait que confirmer cette tendance.

Question à chacun : Te demande-t-on ton avis pour effectuer des sauts ?

E.1 : « *Ben, comment je le faisais, mhmhm mhmhm, pis ben, je lui dis comment je tournais parce que je suis le seul qui a essayé, enfin qui a réussi le 3-6* grabé*.* »

E.2 : « *Oui, oui, parce que je suis celui qui fait le mieux...* »

E.3 : « *Ouais, j'ai eu parfois qu'on me demandait tu fais ça comment ? On me dit ouais, comment tu fais pour rester en bloc en l'air et pis j'expliquais... ben pour cette personne, parce que je suis plus fort qu'elle.* »

Nonobstant ce rôle d'exemple, ces jeunes snowboarders savent également s'**inspirer** des autres snowboarders sur la piste ou, à très petite échelle, dans les magazines et vidéos. E.1 : « *Une fois, on était sur le télésiège, pis on a vu quelqu'un habillé en rose et noir : il avait fait un saut, là je m'étais inspiré du 3-6 grabé.* » Ou encore E.2 qui m'assure que s'il voit quelqu'un faire un saut qu'il n'a jamais tenté, il l'essaiera. Et pour terminer, E.3 qui, peu intéressé par les magazines ou les vidéos, se laisse plus facilement séduire par « *ce qu'il voit en réalité* ».

Concernant les jeunes institutionnalisés, je peux donc, ici, valider les quatre sous-hypothèses.

Les jeunes non institutionnalisés



In <http://www.nolanseaton.com/html/art.htm>

2.2 Les jeunes non institutionnalisés

Les jeunes non institutionnalisés se sont aussi limités à des réponses assez brèves. Comme pour les jeunes de l'institution, je dus également donner des compléments d'informations suite à mes questions. Ces compléments n'ont nullement interféré avec les fondements de mes questions. Il s'agit aussi de préciser que ces jeunes parlent un langage bien souvent typique au snowboard, langage ponctué par des expressions « jeunes ».

S.-H.1 Les conduites à risque permettent aux adolescents de renforcer leur sentiment d'appartenance au sein d'un groupe de pairs et d'estime d'eux-mêmes.

Cette sous-hypothèse sera analysée en deux temps, je traiterai d'abord de renforcement du sentiment d'appartenance au sein du groupe, puis de l'estime de soi.

Les données recueillies auprès des jeunes non institutionnalisés me permettent de valider cette hypothèse.

Les trois jeunes interviewés déclarent pratiquer le snowboard en **groupe** ; ce même groupe est formé de personnes qui leur sont proches, telles des meilleurs amis, des jeunes du village ou en encore des amis d'enfance. E.4 : « *Le mec avec qui je m'entends vraiment bien, c'est un des mes amis d'enfance... c'est vraiment le... mon meilleur pote.* » E.5 : « *Ben, qu'on est trois copains, pis qu'on s'entend vachement bien, pis qu'on fait un peu tout ensemble... du village, on habitait presque à côté, on était presque voisin.* » Et encore E.6 : « *Ouais, on est vraiment tout le temps ensemble, on va à des fêtes, des trucs comme ça. Ben on arrive mieux à pratiquer le snowboard quand on est avec des amis comme ça.* »

Ils peuvent également compter **les uns sur les autres** ; des notions comme **le soutien, la confiance** et **la loyauté** surgissent fréquemment lors leurs réponses. E.4 le relevait très discrètement : « *Si il y a un problème, on s'aide.* » Et E.6, beaucoup plus franchement : « *Ben de la solidarité peut-être ? Ouais. On se serre les coudes,*

un peu tout le monde en fait. Pour n'importe quoi : ça peut être question amitié ou sport. » Mais encore : *« Je fais un truc, c'est un peu tout le groupe qui réussissait quelque chose. »* Snowboard mis à part, ces jeunes partagent très souvent d'autres activités comme d'autres sports ou des sorties en soirée.

Question à E.6 :

Est-ce que ce que tu vis avec ce groupe te donne envie de faire autre chose avec ce groupe ?

« Ben, en dehors du snowboard, ouais ben, on peut aller boire des verres, des trucs comme ça, oui. Bien sûr on est un bon groupe d'amis. J'aimerais bien, ouais, être tout le temps avec eux. »

Parallèlement, l'activité du snowboard leur permet aussi de renforcer leur sentiment **d'estime d'eux-mêmes**. En premier lieu, cette activité les rend **heureux**, le contentement se lit bien souvent lors de leurs réponses ; comme E.4 : *« Ben... euh content... chuis vraiment content d'y être allé. »* E.5 qui partage le même point de vue : *« Ben, je me suis dépensé, je suis content. »*

E.6 accentuait sa passion pour le snowboard en ces mots : *« Euh... psychologiquement parlant, je me sens tout le temps bien en fait, ça fait trop partie de ma vie le snowboard. J'aime vraiment trop. Je n'aime pas l'été parce que ouais, j'aime trop le snow quoi. »*

Ce bonheur provient de la réussite de figures impressionnantes, ou encore de la réussite de nouvelles figures. Et, bien sûr, réussir un nouvel exploit renvoie une **image positive** de sa propre personne.

Question à chacun :

Comment te sens-tu après avoir posé une figure particulière ?

E.4 : *« Vraiment content, et pis euh... si elle était vraiment grosse... j'arrive pas à y croire que j'ai réussi alors je crie vraiment fort... ben ouais je sens que je progresse vu que j'avais jamais réussi cette figure. »*

E.5 : « *Ben, c'est si la première fois, que j'arrive cette figure, je suis vraiment content, pis d'aller vite dire aux copains que j'ai fait ça. Je suis content quand j'ai réussi à le faire. »*

E.6 : « *Je me sens libre... j'sais pas, j'aime trop. Si j'arrive quelque chose de beau, je me sens mieux...* » E.6 me précisait également que, chaque week-end, ses amis et lui-même posaient un objectif et que : « *Ouais, c'est assez du sérieux des fois.* » Leur seule récompense en cas de réussite est la **fierté** : « *Ben il se passe qu'on est content en nous, on ne gagne rien. On est fier de nous, pis voilà, ça fait plaisir.* »

Ces données me poussent à valider cette sous-hypothèse.

S.-H.2 Les adolescents ritualisent les activités sportives à risque au moyen de règles.

Cette ritualisation intervient, à mon sens, à deux niveaux distincts : les activités qui ont lieu avant la saison de snowboard, activités dites préparatoires, et ce qui se passe pendant l'activité. Aussi, vais-je développer distinctement « l'avant » et le « pendant ».

Cette période de « l'avant » est bien souvent caractérisée par la vérification et la **préparation** du matériel, vêtements et planche. E.4 : « *Je vais louer mon snowboard, je regarde mon équipement s'il me va encore... je me prépare juste, je me muscle.* »

E.5 regarde des magazines de snowboard et des vidéos avec un copain : « *Ben je regarde ce qui serait pas trop dur et que je pourrais faire comme figure.* »

E.6 se prépare d'une manière toute particulière : non seulement il prépare sa saison de snowboard dès le mois d'octobre, mais en plus, il simule, pendant les vacances d'été, ses futurs exploits.

E.6 : « *Ben je me dis déjà, je suis trop heureux que ça se rapproche comme ça et pis j'organise déjà hyper à l'avance des week-ends de snowboard ou des trucs comme ça parce que je veux rien rater pendant la saison et pis ouais, je regarde mes affaires et tout ça. Je fais ça hyper vite : par exemple pendant les vacances d'été je suis en snowboard sur l'herbe, là, pour voir s'il va bien. Oui, je me mets sur le côté, je fais des trucs comme ça, ce qu'on peut faire par terre pis voilà.* » Ces jeunes préparent donc la saison par la vérification de leur matériel, soit en imaginant ou en mimant les figures qu'ils vont entreprendre.

Quant à l'activité en elle-même, le « pendant », que s'y passe-t-il ?

Cette **ritualisation** se retrouve avant le saut, où, en effet, les snowboarders adoptent, à chaque fois, le même **comportement** ou la même organisation. Ils s'arrêtent tous **devant le saut** et discutent. Ces paroles vont déterminer lequel d'entre eux va partir le premier pour s'élancer dans les airs et « affronter le monstre ». Cette décision se prend souvent de manière consensuelle, E.4 : « *On discute et sinon, dès que quelqu'un a peur d'aller en premier, c'est un autre qui y va. On n'oblige personne à y aller en premier.* » E.5 : « *On fait un peu un tournus. Ou bien celui qui veut vraiment aller en premier et pis celui qui veut vraiment pas y aller. On fait pour que tout le monde soit un peu content.* » Et finalement E.6 : « *Ben on se dit ouais, je vais en premier, y'en a tout le temps un qui se dévoue de toute façon... mais si on veut vraiment faire un gros truc, ben on s'arrête et on parlemente.* »

Et ils se lancent, dans cet **ordre défini** préalablement. Il peut aussi arriver que certains choisissent délibérément une **place** plutôt qu'une autre pour des raisons spécifiques. E.4 : « *Ben moi je préfère partir en deuxième, je déteste partir en premier donc je pars souvent vraiment en deuxième parce que le premier, tu peux être sûr que quand tu construis le saut, il sait pas vraiment la vitesse qu'il doit prendre.* » Ou encore E.6 qui insiste sur l'importance de se mettre tout entier dans l'événement qui va arriver : « *Je me mets vraiment à fond dans le truc, c'est quand je suis sur les pistes. Avant quelque chose d'important, quand je suis chez moi, c'est pas un jour normal, ça c'est sûr, bon parce que pour moi, c'est trop beau.* » Mais aussi, concernant l'ordre de départ : « *Je préfère voir les autres ce qu'ils font, comment ça se passe sur le saut et tout. Pis après, j'y vais. Pis je pars jamais en dernier non plus. Parce que, ouais, c'est mes règles en fait.* »

Après avoir passé le saut, chacun attend ses camarades hors de la piste d'atterrissage.

Comme me le rappelait E.6 : « *On s'arrête tout le temps, en fait, pour en parler.* »

Il faut parler pour faire part de ces sensations, pour exprimer sa joie et peut-être sa différence. E.4 : « *Surtout quand il est grand, j'me sens vraiment fier de l'avoir réussi parce que je vois ce saut au-dessus de la route, tout le monde qui passe à côté et regarde, et même ils s'arrêtent pour voir si c'est vraiment ce qu'on a sauté, donc c'est énorme, donc on est vraiment content quand on a essayé.* » Et encore

E.5 : « *Ben j'ai réussi je me suis pas planté, je suis déjà content, pis après je suis content parce que je l'ai déjà fait et tout ça. »*

Je peux donc, ici, valider la sous-hypothèse selon laquelle les adolescents ritualisent les activités sportives à risques au moyen de règles.

S.-H.3 Le bénéfice est plus fort que le risque.

Les trois ados interrogés ont également reconnu **prendre des risques** à snowboard, cependant, leur réponse s'est identiquement traduite par un « Ouais ». Le plus souvent conscient de ce qu'ils font, chacun a justifié, à sa manière, le pourquoi d'une prise de risques : **recherche de limite** ou de sa propre limite, recherche de **sensations fortes** ou, tout simplement, l'envie d'**affronter sa propre peur**.

Les sensations de **vertige** ou de flottement sont particulièrement exacerbées à snowboard, à titre d'exemple, E.4 m'a raconté une sortie sous un couloir d'avalanche, là où le danger est extrême :

E.4 : « <i>On s'est dit que c'était vraiment dangereux, mais sur le moment, on n'a pas réalisé, on a ridé*, c'était vraiment bien.... La première fois, on est passé vraiment beaucoup plus à gauche, pis on a viré un petit peu pour aller prendre la poudre*, donc on ne regardait pas trop le paysage, on prenait l'endroit où il y avait le plus de poudre. (Question : Et la poudre, ça a quoi de particulier en snowboard ?) Mmmmh, c'est vraiment... j'aime trop, t'as l'impression de voler ou que c'est tout léger : quand tu fais des virages, t'as l'impression de t'envoler, tu vois un peu de neige qui vole, y a le soleil, c'est parfait...le paradis. »</i>

Mis à part ces sensations enivrantes, il y a ce que procure le « duel » avec le saut, cette envie de se jeter à corps perdu dans cette espèce de bataille ordalique où tout peut arriver.

E.5 : « *Quand je fais vraiment des grands sauts pis que je tente vraiment une grande figure, il y a tout qui peut arriver. »* E.6 surenchérit encore : « *Donc je me dis ouais, il*

y a tout qui peut arriver. Pis j'ai déjà vu plein de copains qui sont tombés n'importe comment... enfin ça peut arriver à n'importe qui. »

Et pourtant, ils s'envolent, bien souvent avec la peur au ventre, comme si leurs ailes de géant les empêchaient de marcher²⁴.

Pour réussir, ces snowboarders intellectualisent leur **peur** ; ils tentent de se rassurer en projetant une image de réussite, en relativisant cette épreuve.

Question à tous :

Cette peur ou ce stress, tu la gères comment ?

E.4 : *« Ben... en me disant que je peux pas me faire mal, vu que c'est de la neige vraiment molle. »*

E.5 : *« Ben je me concentre pis je me dis que les autres, ils l'ont fait alors pourquoi moi je ne pourrais pas réussir. »*

E.6 : *« Je me concentre sur le saut, j'essaie de me dire que c'est tranquille, que j'ai fait pire que ça... des choses comme ça. J'essaie de me parler à moi-même et pis voilà. »*

Le but poursuivi ainsi est toujours le même : **progresser**, s'améliorer sans cesse et repousser ses propres limites, sa propre peur. Comme me le soufflait E.4 : *« J'veux juste essayer de progresser en snowboard et de m'améliorer dans les sauts. »*

E.5 : *« Je suis un peu content, et puis je peux, plus il est gros, plus je peux faire des figures, alors je tente. »* Et E.6 qui conclut par : *« Ben je suis tout le temps fier de moi, enfin je me dis que j'ai réussi quelque chose de bien, ça me rend fier. Me prouver qu'au fond de moi j'arrive à faire certains trucs et tout ça. Ouais pis ça me fait du bien de me dire ça. »*

La recherche de sensations se traduit donc par un face-à-face avec la peur, mais également par la quête du vertige qui accompagne la poussée d'adrénaline. Il s'agit d'aller toujours plus haut, toujours plus vite pour accentuer le plaisir. E.4 souhaiterait, si les moyens techniques rendaient cela possible, trouver une piste d'élan

²⁴ In BAUDELAIRE, Charles, *Les fleurs du Mal*, L'albatros, p.61, éd. GF Flammarion, Paris, 1991, pp. 371

suffisamment énorme pour voler *« un petit peu plus ouais... juste un peu plus longtemps en l'air »*. E.5, lui, trouve que *« ça fait bizarre d'être en l'air parce qu'on vole un peu, c'est assez agréable sinon je ferais pas trop les sauts »*. E.6 résume le tout par : *« Je veux tout le temps aller plus vite, encore plus fort, plus haut »*. Et il explique cela par : *« Comme j'ai dit, j'aime les sensations fortes. Alors d'une fois que je réussis quelque chose de beau, j'essaie tout le temps de le refaire pour que ça soit parfait, pis après je veux passer à autre chose d'encore plus fort. »*

Le bénéfice qu'éprouvent ces jeunes surclasse de loin la notion de risque qu'ils pourraient encourir par leurs activités, je peux donc valider cette hypothèse.

S.-H.4 La prise de risque donne accès à un nouveau statut parmi les pairs.
--

Cette hypothèse ne se vérifie que partiellement en ce qui concerne les jeunes non institutionnalisés. En effet, la notion de **hiérarchie** n'est que peu présente, ces snowboarders défendant plutôt l'épanouissement personnel et l'humilité que le besoin de prouver quelque chose aux autres membres du groupe ou encore aux autres usagers des pentes enneigées.

E.4 : *« Sur le coup quand je descends je ne me soucie pas de ce qu'ils disent... je ne pense pas qu'ils me critiquent par-derrière. On ride pour nous. »* E.5 rappelle que la plupart des gros sauts se font en dehors des pistes, là où peu de skieurs s'aventurent, donc le groupe se suffit bien souvent à lui-même. Dans la même trace, E.6 : *« On se construisait un saut assez loin des pistes qu'il n'y ait personne qui soit là pis qu'on soit que le groupe, que ceux que je connais bien. »*

Il faut toutefois s'attarder sur deux indicateurs capitaux en lien avec cette sous-hypothèse : les notions d'**exemple** et de **référence**.

Malgré leurs qualités de snowboarders et, à mon grand étonnement, ces jeunes m'ont avoué n'être que peu sollicités par d'autres jeunes. Je me suis interrogé sur ce fait et en ai conclu que leurs réponses étaient empreintes d'une humilité caractéristique du monde snowboard.

Ils n'ont, par contre, pas hésité à me signifier que d'autres snowboarders leur servaient de référence, que ce soit au niveau des professionnels aperçus sur photographies dans les magazines ou encore sur vidéo, mais également au niveau d'autres snowboarders du groupe ou aussi extérieurs au groupe.

E.4, dont l'idole est un jeune snowboarder d'une équipe professionnelle : « *Ben ouais, je regarde les photos : je regarde comment ils sont en l'air. S'ils sont plutôt en arrière ou comme ça... ouais, j'essaie de regarder comment ils font pour être autant bon.* » E.5 m'avouait s'inspirer d'autres snowboarders pour effectuer de nouvelles figures au moyen de vidéos et, bien sûr, des personnes qu'il rencontre sur les pistes : « *C'est des copains qui en font vraiment beaucoup* », me disait-il. Et E.6 pour conclure : « *Je regarde des vidéos : je regarde n'importe quoi sur l'ordi et tout. Pis je regarde comment ça pourrait mieux donner... tout le temps. Moi je demande aussi beaucoup de conseils, parce que chacun sa spécialité en fait.* »

Phénomène tout aussi intéressant, E.4 et E.5 filment les exploits de leur groupe sur les pistes et ce pour deux raisons principales :

La première est, d'une part, de permettre à chacun de corriger ses propres erreurs, lorsqu'il tente une figure, et, d'autre part, de constater les progrès accomplis tout au long de la saison.

La deuxième raison relève du souvenir : il s'agit bien, en effet, de laisser une trace de son exploit et d'avoir la possibilité de la conserver lorsque la mémoire fera défaut.

E.4 : « *De toute façon, on se fait presque tout le temps filmer... Pour voir ce qu'on a fait chaque saison... c'est pour revoir les sauts qu'on avait faits, les progrès qu'on a faits, si on tourne plus droit et pis pour s'amuser... ouais, y a le souvenir.* »

E.5 : « *Je regarde mes vidéos aussi... je regarde si c'est bien, qu'est-ce que je pourrais améliorer.* »

Cette hypothèse n'est que partiellement validée.

Les adultes



In <http://www.nolanseaton.com/html/art.htm>

2.3 Les adultes

S.-H.1 Les conduites à risque permettent aux adolescents de renforcer leur sentiment d'appartenance au sein d'un groupe de pairs et d'estime d'eux-mêmes.

Cette sous-hypothèse sera analysée en deux temps, je traiterai d'abord de renforcement du sentiment d'appartenance au sein du groupe, puis de l'estime de soi.

Les données recueillies en lien avec les adultes me font valider cette sous hypothèse :

Les trois adultes ont répondu pratiquer le snowboard dans un groupe formé de deux à quatre personnes. Ce **groupe** est toujours formé par les mêmes personnes, des amis d'enfance soudés parce qu'ils avaient les mêmes passions (E.7), d'amis qui avaient à peu près le même âge et qui partageaient la même passion (E.8) ou encore d'amis du village (E.9). L'amitié et cette passion commune pour le snowboard sont le **lien** qui unit ces personnes. Cette notion se vérifie également par le fait que chacun dit partager d'autres activités avec les membres du groupe, d'autres sports, des jeux, des sorties ou encore « *les mêmes lignes d'études* » (E.7).

Deux adultes sur trois ont trouvé une **place** qui leur était propre dans le groupe, ils définissent ainsi leur **identité** au sein de ce même groupe et le rôle qu'ils y jouaient : E.7 avoue avoir souvent joué le rôle de l'explorateur, de celui qui fait la première trace et qui essaie en premier. Ses amis l'ont même gratifié du sobriquet de « *Flyman* » (l'homme volant) parce qu'il était celui qui volait le plus.

Quant à E.8 : « *Je pense qu'il y avait une sorte d'organisation sociale dans le groupe où c'est des gens avec qui je ne partageais pas seulement le snowboard, je partageais ma vie, comme une sorte de mini-société avec peut-être des meneurs, des gens qui apportaient des choses différentes au niveau de l'organisation sociale, chacun avait un petit peu son rôle... j'étais et je suis toujours un peu la tête brûlée du groupe.* »

Obtenir la **reconnaissance** de sa place par les autres membres du groupe est un facteur très important dans le renforcement du sentiment d'appartenance. Pour cela,

enchaîner les figures les plus spectaculaires semble être un moyen efficace. E.7 : « Ça fait toujours plaisir d'avoir des gars ou un pote qui arrive et qui dit super ton saut... ça te touche quand ça vient d'un pote. »

E.8 : « C'était une manière de trouver ma place dans le groupe de pouvoir dire que j'avais fait la plus grosse corniche* de la journée... d'être un peu le local hero ou quelque chose comme ça par rapport au groupe. »

Les membres du groupe agissent ici comme une sorte de catalyseur qui encourage chaque personne à se dépasser, à se « motiver » et, lorsque l'enthousiasme dépasse la raison, à prendre des risques.

Au niveau de l'**encouragement** :

E.7 : « Ouais, on se motivait les uns les autres... »

E.8 : « Certaines personnes me disaient : tu veux pas essayer ça parce qu'elle crevaient d'envie d'essayer ce truc-là, mais n'osaient pas et demandaient au kamikaze de l'équipe de le faire. »

E.9 : « Tu attends du groupe qu'il vienne snowboarder* avec toi, qu'il te motive à faire des figures... on se motivait les uns les autres pour faire du snowboard, des grosses figures, des choses comme ça... »

Le groupe ne se résume pas à cette seule « tâche », il est également un **soutien**, un organe de **confiance** qui agit dans les coups durs : comme le soulignait E.8 lors de notre entretien, il partageait sa vie avec les membres de ce groupe.

E.7 relevait : « Le cycle, même si on était pas dans les mêmes années, on s'entraidait... c'est des potes, si il y en a un qui a des problèmes dans une matière ou à l'extérieur, tu vas l'aider. On se faisait confiance, on se soutenait... »

Conjointement à l'apport du groupe, les réponses des adultes tendent également à valider le renforcement de l'**estime de soi**. En effet, les indicateurs retenus pour la deuxième partie de cette sous-hypothèse, la **réussite**, la **réalisation de soi**, l'**amélioration de soi** et l'**image de soi positive**, se rejoignent dans de multiples réponses.

Question à E.7 :

Sentais-tu une différence chez toi après avoir réussi une descente, une barre ?

« Tu veux dire quand j'arrivais au fond de la face et que j'écartais les bras en criant : je suis le roi du monde... ben oui, bien sûr, tu l'as fait, tu es bien... j'adore ça... »

E.8 qui repasse sa journée le soir dans son lit afin de voir pourquoi il n'a pas réussi telle ou telle figure : *« Il y avait tout un délire... pas un délire, mais tout un monde dans lequel je vivais pour essayer de m'améliorer... puis j'avais toujours à cœur d'essayer de m'améliorer... ce qui m'intéressait plus était de rentrer des nouvelles figures en snowboard... »*

L'accumulation des nouvelles figures, comme le souligne E.9 devient un signe de progression.

Parmi ces trois adultes, chacun d'eux cherchaient à **progresser** lors de leurs multiples sauts, figures ou descentes en hors piste. L'estime de soi peut se traduire ici par une équation qui se résume au nombre de figures à entreprendre divisées par le nombre de figures réussies. Plus le résultat se rapproche d'un chiffre égal ou supérieur à 1, plus l'estime de soi sera haute et inversement ²⁵.

Réussir de plus en plus de figures, en prenant de plus en plus de risque ne fait donc qu'augmenter l'estime de soi.

25

Exemple :

E.8 souhaite réussir 3 nouvelles figures, il n'en réussit que 2 ; le rapport est donc de $2/3 = 0,66$

Son estime de soi est donc assez moyenne, puisqu'il ne réussit que 2 figures sur les 3 souhaitées.

E.7, quant à lui, souhaite réussir 2 figures, il en réussit une de plus que celles qu'il souhaitait (un coup de chance) ; le rapport est donc de $3/2 = 1,5$

Son estime de soi est donc haute, puisqu'il a dépassé ses propres espérances.

S.-H.2 Les adolescents ritualisent les activités sportives à risque au moyen de règles.

Cette hypothèse se vérifie également au niveau des adultes. Cette ritualisation intervient toutefois à deux niveaux distincts lors de ladite activité sportive à risque : la période qui précède la saison de snowboard et l'activité elle-même, le saut à snowboard.

A proprement parler des événements qui se produisent avant la saison de snowboard, les adultes citent la **préparation du matériel** : de l'aiguisage de carres au fartage de la planche en passant, bien sûr, par le choix des vêtements les plus appropriés. E.9 : « *Avant la saison, on préparait le matériel, les snowboards, les habits...* » Ils relèvent aussi le fait de regarder des vidéos ou des magazines pour trouver l'**inspiration** avant la saison. E.7 : « *Tu veux dire dépenser 60 balles pour un DVD de ride* et passer son automne à mater ce DVD à la con... pis le matin quand tu pars, c'est terrible...* » Ils **miment** les figures qu'ils vont entreprendre pendant la saison : « *J'aimais bien mettre un grand matelas parterre et sauter dessus avec le snowboard, essayer de faire des grabs* ou sauter sur la moquette... mais c'était important d'être sur la planche et puis de mimer les mouvements, puis de préparer de cette manière la saison* » affirmait E.8.

La deuxième partie de cette ritualisation se situe en amont du saut ou de la barre rocheuse. Tous s'accordent pour définir une sorte d'**ordre de passage** ou de **chronologie** des événements avant un saut. En premier lieu, le groupe s'arrête **avant le saut** et discute (lors du saut d'une barre rocheuse, cela se passe avant de se lancer dans le couloir) « *une sorte de rituel* » disait E.8 que, avant chaque saut, il devait y avoir cette discussion, on doit discuter de la figure avec les autres. Le groupe décide de manière consensuelle l'ordre de passage sur le saut ; on reconnaît bien souvent à ce moment, de surcroît si personne ne se décide, le kamikaze ou l'explorateur dans le groupe. « *J'étais souvent désigné pour faire la première trace... c'est assez révélateur sur le niveau des différentes personnes dans le groupe...* » m'avouait E.9

Ensuite il y a le départ, le moment où le snowboarder quitte le groupe pour s'élancer sur le saut : « *Ben c'est un des bons moments du snowboard parce que tu déconnectes du monde réel pour passer dans le monde snowboard... t'es concentré*

sur le moment présent du snowboard et y a pas autre chose qui vient te déranger dans ton esprit, donc t'es libre, ouais libre...» toujours selon E.9. « *Le moment où tu pars, il n' y a plus rien, y a plus personne autour, c'est toi et le saut point* » enchérissait encore E.7.

Ce moment de vide empreint de concentration est partagé par les trois adultes, le monde s'arrête l'espace de quelques secondes. Puis vient le moment d'atterrir, de rejoindre la piste avec la satisfaction d'avoir réussi, une sensation de sécurité et la même discussion que celle qui a eu lieu avant le saut : l'**attente** des pairs puis la critique. Pour E.7 : « *T'as posé quand t'es sur le plancher des vaches, tu sais qu'il ne peut plus rien t'arriver de pire.* » E.8, quant à lui : « *Et puis après il y avait cette discussion, ouais toi, tu l'as bien fait, non toi tu l'as pas super bien fait... ton truc était beau, il faut que je l'essaie, il y avait une sorte d'émulation collective.* » Et E.9 qui concluait en m'expliquant que le niveau de motivation de la journée se mesurait à l'après-saut : en fait, si la plupart des membres du groupe avaient fait une bonne figure, cela augmentait le niveau de motivation, au contraire, « *si la plupart des gens se sont tués ou cassé quelque chose, ça diminue la motivation* ».

Cette attitude se retrouve quasiment à chaque nouveau saut, la **répétition** de ces trois étapes s'applique à tous les grands sauts ou barres rocheuses. Les attitudes de préparation du matériel et de mimes avant la saison sont elles aussi des éléments qui se répètent.

Question à E.8 :

C'est quelque chose qui se répétait ?

« *Ouais, donc régulier, habituel...* »

S.-H.3 Le bénéfice est plus fort que le risque.

Cette hypothèse du bénéfice qui est plus important que le risque se décline en plusieurs éléments. Tout d'abord, les trois adultes ont reconnu avoir **pris des risques** pendant leurs activités à snowboard. Cependant, ils reconnaissent

également avoir eu cette prise de conscience après coup, en regardant cette activité avec leurs yeux d'adultes. E.7 me répétait avoir eu cette sensation « *après coup... il y a toujours un risque, mais t'y penses pas spécialement* ». Ou encore E.8 : « *A cette époque-là, je n'avais pas conscience de prendre des risques... y avait une bonne dose d'inconscience...* » Et encore, E.9 qui rajoute : « *Il y avait le plaisir de snowboarder, y avait l'attrance du danger... sur le moment tu vois pas vraiment qu'il y a du danger, tu te dis qu'il y a toujours une solution.* »

Ce danger apporte pourtant quelque chose à ces snowboarders et c'est dans cet apport si spécifique que se situe le bénéfice qui supprime le risque : il se conjugue sous différentes formes.

Il y a à chaque moment la **recherche de sensation** que procure le fait de prendre un saut, la poussée d'**adrénaline** créée par ce danger qui fait battre le cœur plus vite et plus fort. Le vertige que procure la griserie du vol plané, ce sentiment de liberté lié à cette sorte d'osmose avec les éléments. « *Une sorte d'anxiété mêlée d'un peu de peur avec de l'excitation... parce que tu sais pas ce qui va se passer, ni comment cela va se passer...* » comme le relevait E.8. Il y a donc d'un côté la recherche de ces sensations, décrites comme agréables, et de l'autre la gestion de la peur et du stress qu'engendre le saut. Ils gèrent cette peur par l'intellectualisation, par la concentration ; comme s'ils essaient de se convaincre que rien de grave ne peut arriver. « *Avant le saut, tu es trop concentré, je suis concentré sur ce que je vais faire... je dois pas me viander* » selon E.7. E8 raisonne aussi : « *Un raisonnement logique... je me disais, attends ; il va rien t'arriver, derrière y a assez de neige, si jamais la neige elle est molle, si tu te plantes, c'est pas grave, tu risques de te faire un petit peu mal, mais tu vas pas en mourir. Donc je pense que je devais faire ce raisonnement là pour repousser mes limites.* » Et pour terminer, E.9 : « *Tu penses un peu à autre chose...* » Cette façon d'occuper son esprit, de raisonner d'une manière logique et froide permet de situer sa limite personnelle et de la **dépasser**, d'aller au-delà de sa propre limite.

Question à E.7 :

En vivant avec ce risque, tu avais la volonté de te prouver quelque chose à toi-même ?

« D'avoir réussi à le faire, c'était toujours assez une envie de se dépasser, je n'ai jamais été attiré par la compétition envers les autres, mais j'ai toujours aimé repousser mes limites, me dépasser, aller un peu plus loin, faire de nouveaux tricks, découvrir de nouvelles sensations, pis y a pas photo : envoyer une barre de 1 m ou de 10 m, putain... c'est... »

Non seulement, il y a un premier profit à se dépasser, celui du renforcement de l'estime de soi dont je parlais plus haut, mais également un autre bénéfice, celui de l'apprentissage de la peur, de **l'expérience de soi** dans une situation extrême.

L'enrichissement de cet apprentissage n'est pas quantifiable, il rassure et encourage à poursuivre, il fait de celui qui le réussit un être meilleur. E.9 : *« Je pense que dans la vie, si tu dois faire quelque chose un jour et que tu n'as pas la motivation de faire cette chose là parce que tu as peur. C'est un peu la même chose, si tu as osé prendre le risque de t'envoyer une fois ou faire quelque chose une fois, peut-être que parallèlement dans la vie tu oseras aussi... j'oserai peut-être plus facilement me lancer dans une aventure, dans une aventure »*

Prendre des risques peut donc rendre meilleur... Cette hypothèse se vérifie aussi pour les adultes.

S.-H.4 La prise de risque donne accès à un nouveau statut parmi les pairs.
--

Cette hypothèse ne se vérifie que partiellement en ce qui concerne les adultes et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les adultes interrogés partagent une valeur, à mon sens primordiale et défendue chèrement dans le monde snowboard, l'humilité. La notion de **hiérarchie** est donc peu répandue ; elle peut exister mais sera mal perçue par la plupart des snowboarders. Ensuite, les autres membres du groupe regardent le saut effectué par leur confrère ; au risque de me répéter, on attend ses « potes » après le saut, on le regarde, on l'admire, on l'accueille parmi

ceux qui ont osé braver le monstre. Et oser n'est pas forcément un synonyme de réussir... Et toujours cette discussion après le saut, E.8 : « *Peut-être qu'il y avait des choses à apprendre... en regardant les autres jumper, on pouvait apprendre des choses. Il y a toujours une sorte de reclassement des différents membres du groupe par rapport aux jumps qu'ils on fait... pis ce classement il évolue au fil du temps, au fil des personnes...* » Il s'agit bien ici d'**apprendre** des choses, de **s'inspirer** des autres snowboarders, qu'ils soient du groupe, extérieurs au groupe ou encore professionnels. Celui qui a osé, ou mieux encore, réussi, accède donc à un nouveau statut, celui qui a osé ou celui qui a réussi.

Question à E.8 :

Souhaitais-tu prouver quelque chose aux autres membres du groupe ?

« *Bien sûr, la reconnaissance d'avoir ma place dans le groupe et sentir que j'étais reconnu comme tel, comme membre, comme individu dans le groupe.* »

Et finalement, le groupe sait demander conseil aux plus chevronnés, à ceux qui sont la **référence**, ceux qui réussissent. En effet, non seulement les « proriders » sont une source d'inspiration, mais également les autres membres du groupe qui y sont arrivés : « *Peut-être que j'avais pas mal de technique en snowboard, assez de technique pour... surtout si c'est une figure que j'arrive à faire, je peux peut-être voir ce qui empêche cette personne de faire cette figure* » selon E.9. Ce même groupe sait d'une part à qui s'adresser et qui **respecter**, mais aussi les personnes à éviter, les gens qui sont en dehors du mouvement :

Question :

Et les gens de l'extérieur du groupe ?

E.7 : « *Je ne sais pas, on s'en tapait... on était heureux entre nous. On a eu des mecs qui nous ont traités de tarés, d'inconscients, mais c'était le gars qui venait une fois par année de Genève, donc tu laisses passer.* »

E.8 : « *Sincèrement, à cette époque, on s'en foutait puisqu'on était dans notre mini-société et qu'on vivait tout ça dans notre groupe.* »

En résumé, je peux ici valider les trois premières hypothèses concernant les adultes. En ce qui concerne la dernière hypothèse, elle n'est que partiellement validée.



















2.4 Synthèse des données

Afin d'obtenir une vision claire de la somme de données recueillies ici par population et par hypothèse, la construction d'un tableau récapitulatif s'imposait :

Ce tableau permet d'émettre les constats suivants :

- Les données en lien avec les jeunes du Foyer tendent à valider les quatre sous-hypothèses, et de ce fait, les deux hypothèses principales.
- Les données en lien avec les jeunes non institutionnalisés ne tendent à valider uniquement les trois premières sous-hypothèses, et de ce fait, à valider la première hypothèse principale et à ne valider que partiellement la seconde hypothèse principale.
- Les données en lien avec les adultes ne tendent à valider uniquement les trois premières sous-hypothèses, et de ce fait, à valider la première hypothèse principale et à ne valider que partiellement la seconde hypothèse principale.

Tableau de synthèse :

	Jeunes du Foyer de Salvan	Jeunes non institutionnalisés	Adultes
H.1			
S.-H.1			
S.-H.2			
H.2			
S.-H.3			
S.-H.4			

H.1 : Les conduites à risque sont une forme de rite de passage à l'adolescence.

S.-H. 1 : Les conduites à risque permettent aux adolescents de renforcer leur sentiment d'appartenance au sein d'un groupe de pairs et d'estime d'eux-mêmes.

S.-H. 2 : Les adolescents ritualisent les activités sportives à risque au moyen de règles.

H.2 : Le risque permet aux adolescents de répondre à un besoin de catharsis, de prestige ou de quête de limite.

S.-H.3 : Le bénéfice est plus fort que le risque.

S.-H.4 : La prise de risque donne accès à un nouveau statut parmi les pairs.

3. Synthèse

Rassemblons maintenant toutes les pièces de ce puzzle...

Les conduites à risque sont une forme de rite de passage à l'adolescence :

La première hypothèse de ce travail envisageait les conduites à risque comme une forme de rite de passage. Selon l'anthropologue Arnold VAN GENNEP dont les travaux datent de 1909, un rite de passage implique nécessairement une structure en trois étapes distinctes²⁶, un cadre de référence, une personne garante de ce cadre ainsi qu'un changement de statut entre le début du rite et la fin de ce même rite.

Démontrer que le saut à snowboard* est bien un rituel demandait alors la preuve d'une ritualisation de cette activité et la vérification d'un changement d'état entre ce qui précède le rite et sa fin.

Ainsi donc, les neuf snowboarders* interrogés pour ce travail ont tous été d'accord sur le fait qu'ils mettent délibérément leur vie en danger, il s'agit alors bien de conduites à risque, et sur les étapes qui accompagnent un saut important.

Etape 1 :

Tout d'abord, chacun m'a confié préparer sa saison de snowboard avec plus ou moins de sérieux. Cette préparation va du choix de vêtements à l'entraînement physique et au contrôle de son matériel. Certains vont même jusqu'à mimer leurs futurs exploits en chaussant leur planche sur un matelas ou sur l'herbe. Cette préparation ou entraînement selon son intensité ne peut que faire penser aux jeunes enfants qui miment les adultes, ou encore à la préparation des costumes cérémoniaux et des peintures rituelles qui indiquent le début d'un rite.

²⁶ In VAN GENNEP, Arnold, *Les rites de passage*, éd. Picard, 1981, pp. 288

Ensuite, il faut s'arrêter avant le saut, attendre ses amis du même âge et parlementer. Le groupe décide, par consensus, lequel de ses membres va s'élancer le premier. Cela se répète, d'ailleurs les personnes interviewées le confirment, avant chaque saut important. Ce moment qui précède le saut ressemble à s'y méprendre à ce que VAN GENNEP appelle la séparation, une étape qui marque l'abandon d'un état antérieur, cet instant où le groupe de snowboarders décide de se différencier du reste des usagers des pistes, voire des autres personnes.

Etape 2 :

Porté par les encouragements du groupe, vient ensuite la seconde où le snowboarder s'élance vers le « monstre » avec l'intime certitude que la peur peut être contrée par la raison. Il vit, dans tout son corps, cette sensation d'apesanteur agréable : le temps se fige pendant l'espace de quelques secondes, le monde cesse d'exister et donne l'impression de fuir autour de celui qui vole. La sensation agréable décrite par ces snowboarders s'assimile à celle du vertige, l'ilinx de Roger CAILLOIS²⁷, une donnée rémanente liée aux conduites à risque : le vertige peut être traduit par une perception erronée que le monde environnemental tourne autour de soi, que l'être se diffuse et qu'il n'appartient plus tout à fait, de manière métaphorique bien sûr, au monde qu'il connaît. Grégory MICHEL, psychologue, déclinait cela ainsi : « Le vertige est le fil conducteur d'une série d'actions mettant en relation : la vitesse, le saut dans le vide, etc. ²⁸ »

Cette deuxième étape du rite de passage est appelée la phase liminale. Elle correspond à une sorte d'entre-deux mondes où l'individu se trouve, par étymologie, « sur le seuil » ou « au seuil ».

Cette phase du vol rassemble suffisamment d'éléments de similarité avec la phase de la liminarité pour en constater la ressemblance ; ces éléments sont le fait de quitter son groupe, la peur, l'élan vers l'inconnu et, surtout, cette sensation de ne plus appartenir au monde pendant quelques instants.

²⁷ In CAILLOIS, Roger, *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, Folie, éd. Gallimard, Paris, 1998

²⁸ In MICHEL, Grégory, *La prise de risque à l'adolescence, Pratique sportive et usage de substances psycho-actives*, p.10, coll. Les âges de la vie, éd. Masson, Paris, 2001

Etape 3 :

Le vol se termine lorsque la planche touche la neige, que la figure entreprise soit réussie ou non. Celui qui vient alors d'affronter le « monstre » doit attendre ses pairs de l'autre côté du saut. Il se réintègre ainsi dans le monde qu'il connaît à l'exception près que « il » n'est plus le même, son statut est différent : d'un côté il a osé se lancer sur le saut et a reposé sa planche, il est donc meilleur qu'auparavant ; de l'autre, il rejoint les membres de son groupe, sur l'autre rive. Enrichi de son expérience, heureux de son vol ou tout simplement content d'avoir réussi, celui qui pose sa « board* » de l'autre côté est un autre : il a choisi ce que fait un adulte, gérer sa vie, ou tout du moins, lui donner un sens. Au yeux de Joël GENDREAU²⁹, « il n'est pas interdit de rappeler la conséquence du « pour donner une légitimité »... comme un effet magique qui résoudrait tel un miracle une délicate question » . Celle de la valeur de sa vie et de son devenir, par exemple.

Cette troisième partie du saut se compare facilement avec la phase d'agrégation décrite par VAN GENNEP, phase où l'individu rejoint la communauté avec un nouveau statut. La seule différence réside dans le fait que ce n'est pas un adulte qui quitte l'arrivée de ce saut, mais bien le groupe.

Ici se pose une question essentielle dans le processus d'un rite de passage : celui qui quitte l'agrégation doit nécessairement être une personne initiée et reconnue comme telle, un maître de cérémonie. Le snowboarder* est accueilli de « l'autre côté » par ses amis qui ont eux-mêmes passé l'épreuve, donc normalement agrégés par un prédécesseur qui a auparavant, lui aussi, réussi son rite de passage.

Mais qui a bien pu quitter le premier du groupe arrivé de l'autre côté ?

Personne n'a pu donner cette quittance, si ce n'est le groupe lui-même. L'agrégation n'a donc de valeur que pour le groupe lui-même. Elle n'est reconnue qu'à un niveau micro-social, celui du groupe, et non au sein de la société dans laquelle vivent ces jeunes. Et cette différence fait de cette activité un rite, oui, mais « un rite de passage de contrebande³⁰ » ou encore, un rite initiatique. Comme le rappelait David Le

²⁹ In GENDREAU, Joël, L'adolescence et ses rites de passage, p.98, éd. PUR, Rennes

³⁰ J'emprunte cette expression à David le BRETON, in *Passion du risque*, p.128

BRETON, « il s'impose des défis et s'assure qu'il existe d'une manière à ses yeux irréfutable. Il se charge lui-même de fournir les preuves de son excellence³¹ ».

En ce qui concerne le cadre de référence, il est donné ici par l'activité en elle-même : il s'agit bien évidemment du risque couru lors d'un saut à snowboard. J'ajouterai encore que le rôle de la personne garante de ce cadre est tenu ici par le groupe. Ce groupe pose ses règles et invite chaque individu à les respecter. Il parle un langage que seuls ses membres initiés comprennent, il évolue au rythme des saisons et des performances de ses adhérents.

De là à envisager le risque à snowboard comme une forme de rite de passage, il n'y a donc qu'un saut...

Cette hypothèse est vérifiée, il s'agit bien d'une forme symbolique de rite de passage.

Le risque permet aux adolescents de répondre à un besoin de catharsis, de prestige ou de quête de limite :

Cette seconde hypothèse tentait, quant à elle, de trouver ou de discerner une utilité à la prise de risque. Cette dernière aurait pour but de répondre à un besoin de catharsis, de prestige ou de quête de limite. Au terme des neuf entretiens avec les jeunes, cette hypothèse ne se vérifie que partiellement.

Le risque occupe plusieurs fonctions qui se conjuguent fréquemment les unes aux autres : nous avons pu constater que, dans la vérification de l'hypothèse précédente, prendre des risques à snowboard n'est nullement un phénomène anodin, il en va bien évidemment de même pour d'autres activités. Afin d'étayer cette hypothèse de réponse à un besoin, je me suis basé sur les conceptions du risque de Jean-Pascal

³¹ In Le BRETON, David, Passions du risque, p. 105, éd. Métailié, Paris, 1996, pp. 187

ASSAILLY qui remarquait six formes principales de risque³², à savoir la catharsis, la stimulation, le prestige, l'autonomie, l'ordalie et le risque pratique.

Parmi celles-ci, seules les cinq premières formes se rencontrent et se confondent dans les réponses de ces jeunes snowboarders.

Dans la forme de risque dite « cathartique », la prise de risque occupe une fonction « thérapeutique » de purge dont l'objectif est d'extérioriser les peurs, de compenser les frustrations. Cette fonction se rencontre notamment lorsque ces jeunes tentent de gérer leurs pulsions par l'action, de faire l'expérience de l'extérieur plutôt que de les garder à l'intérieur d'eux-mêmes.

Poursuivons avec le « risque stimulation » qui se résume à la recherche de sensations fortes, notamment l'ilinx, le symbole de la recherche du vertige, et l'agôn, la quête de ses propres limites, décrit par Roger CAILLOIS³³. Cette forme de risque jalonne les réponses obtenues : d'une part ces jeunes aiment les sensations qu'ils ressentent lorsqu'ils volent, cette sensation de planer au milieu des aigles et que le monde se fige, l'espace de quelques secondes, et, d'autre part, ils repoussent constamment leurs limites en risquant des figures toujours plus haut et plus vite. Cette limite est perçue ici au sens où l'entendait Le BRETON : « La limite est une nécessité anthropologique, elle permet d'exister en se situant activement au sein d'un système symbolique qui structure les échanges ³⁴. »

Comme le souligne Grégory MICHEL, psychologue, « le vertige est le fil conducteur d'une série d'actions mettant en relation : la vitesse, le saut dans le vide, etc.³⁵. »

Ces jeunes manifestaient aussi un besoin d'autonomie, une volonté d'indépendance en se différenciant des autres usagers des pistes, voire même de la société : il s'agit ici de définir le groupe comme une sub-société qui se différencie de la société traditionnelle par son fonctionnement, ses règles, ses coutumes et son langage.

³² In ASSAILLY, Jean-Pascal, *La mortalité chez les jeunes*, Que sais-je, PUF, Paris, 2001

³³ In CAILLOIS, Roger, *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, Folie, éd. Gallimard, Paris 1998

³⁴ In Le BRETON, David, *Passions du risque*, p. 17, éd. Métailié, Paris, 1996, pp. 187

³⁵ In MICHEL, Grégory, *La prise de risque à l'adolescence, Pratique sportive et usage de substances psycho-actives*, p.10, coll. Les âges de la vie, éd. Masson, Paris, 2001

La fonction du « risque prestige » est de renforcer sa propre image ainsi que son image sociale. A ce titre, chacun a répondu qu'il essaie de progresser ou de s'améliorer pour lui, ce qui correspond bien au renforcement de sa propre image, à la construction de son identité. L'amélioration de l'image sociale n'est cependant que peu soulignée par les jeunes non institutionnalisés et les adultes, alors que les jeunes du Foyer y accordent beaucoup plus d'importance. Ils justifient cela par leur besoin de relever les défis et de démontrer aux autres qu'ils sont capables et même meilleurs qu'eux. Après réflexion, une hypothèse de compréhension serait que les jeunes du Foyer, de par leur statut de « résident en institution » ou par le fait de « porter l'étiquette Foyer », ne se sentiraient que peu valorisés dans leur rôle social (une sorte de désaffiliation sociale). Par contre, par leurs exploits, ces jeunes seraient plus aptes à être valorisés par la collectivité (à noter également que plus une personne risque d'être dévalorisée socialement, plus elle cherche à assumer un rôle social valorisé dans la collectivité avec comme objectif d'augmenter sa valeur).

La dernière conception du risque concerne le risque ordalie. Cette perspective se retrouve à petite échelle, lorsque ces jeunes s'élancent au hasard dans une pente où une avalanche pourrait se déclencher ou encore lorsqu'ils se lancent en l'air et que « tout peut arriver ». Nous parlons d'ordalie car le plaisir ressenti, l'attrait de la sensation, celle de la poudreuse notamment, surclasse la notion de danger. Le plaisir et le danger donnent ici du sens à l'existence et, comme dans un jugement médiéval, Dieu (ou un énorme coup de chance !) interviendrait pour sauver celui qui met sa vie en jeu et qui mérite de vivre.

Cette hypothèse ne se vérifie donc que partiellement.

4. Conclusion

Le schéma tripartite décrit par VAN GENNEP, le cadre de référence et la « personne » garante du cadre se rencontrant dans cette conduite à risque des sauts à snowboard, il est donc possible d'affirmer que cette dernière s'assimile à une forme de rite de passage à l'adolescence ou, tout du moins, à la symbolique d'un rite de passage, un rite de passage de contrebande. La fonction du rite de passage et des conduites à risque vise à rassurer l'individu sur sa capacité à maîtriser sa vie, surtout quand il la met en danger, mais également à lui prouver que cette vie a une valeur. Comme le soulignait Sigmund FREUD : « La vie s'appauvrit, elle perd en intérêt dès l'instant où nous ne pouvons pas risquer ce qui en forme le suprême enjeu, c'est-à-dire la vie elle-même³⁶. »

La prise de risque permet donc bien aux adolescents de répondre à un besoin de catharsis, de quête de limite et d'autonomie. Il faut cependant nuancer la validité de cette hypothèse puisque les jeunes non institutionnalisés et les adultes n'envisagent pas le risque comme une valorisation de leur image sociale.

Par étymologie, le risque renvoie à quelque chose qui est dans les racines de l'être humain, à un rapport spéculaire. S'exposer au risque revient alors à s'interroger, ou, autrement dit, à interroger sa propre personne, à questionner ses propres ressources physiques et psychologiques par l'affrontement du danger.

Les bénéfices que ces jeunes retirent de la prise de risque sont donc multiples et se situent à plusieurs niveaux. Au niveau psychologique, et particulièrement à la période adolescente, le « risque catharsis » offre le bénéfice de purger les angoisses dues à un Moi affaibli et au travail de deuil décrit par Anna FREUD³⁷. Le « risque stimulation » permet au Moi (Ich) de gérer le flot de pulsions surabondantes du « Ça » (Es) par l'expérimentation de l'extérieur : les pulsions du « Ça » mettant profondément en danger le Moi fragilisé. Ce dernier, en guise de mécanisme de

³⁶ In FREUD, Sigmund, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915), *Essais de psychanalyse*, éd. Payot, Paris, 1915

³⁷ In FREUD, Anna, *Le Moi et les mécanismes de défense*, PUF, coll.: Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1985

défense, pousse l'individu à dépenser sa surabondance d'énergie par une activité sportive par exemple, une sorte de « défouloir ».

A un niveau plus sociologique, la conception du « risque autonomie » va de concert avec le rejet de valeurs sociales ou des valeurs familiales : l'adolescent cherchant refuge chez ceux qui sont comme lui mais pourtant différents, le groupe de pairs.

Le « risque prestige » offre la possibilité de renforcer l'image de soi, mais également de (re)construire son identité par la confrontation de sa propre image à celle que les autres en ont de lui. Pour terminer, le « risque ordalie » offre, dans une petite mesure, la possibilité de confronter sa nouvelle identité à un enjeu suprême, celui de la vie elle-même dans une dimension où le plaisir, voir le vertige, dépasse la notion de danger. L'ordalie permettrait également aux adolescents de découvrir leurs nouvelles capacités physiques ou, autrement dit, pour rejoindre un niveau plus biologique, de tester leur nouveau corps de futurs adultes.

Cette hypothèse se ne vérifie donc que partiellement du fait de cette différence entre les jeunes du Foyer et des six autres personnes. Le risque permet bien de répondre à ces besoins de catharsis, de prestige et de quête de limite (autonomie) mais également à un besoin de stimulation et d'« ordalie ».

Pistes d'actions et de réflexions

Il me semble à présent évident que la prise de risque officie comme un élément structurant dans la vie de ces jeunes adolescents. Ce travail s'est inspiré des conduites à risque à snowboard, la glisse à risque disais-je. Cependant ces conclusions peuvent se transposer à n'importe quelle autre activité où le risque peut occuper une place : vélo, escalade, sports motorisés pour les plus âgés... le but n'est pas d'en établir la liste ici. Comme il paraît difficile d'interdire aux jeunes de prendre des risques, il vaut mieux réfléchir à comment établir des structures qui permettent à ces jeunes de vivre ce qu'ils ont à vivre et de faire l'expérience d'eux-mêmes dans un cadre suffisamment sécurisé (safe) sans pour autant en aseptiser les circonstances. Je pense que, dans le cadre du snowboard, la construction de plusieurs snowparks sur le domaine skiable valaisan répond à cette exigence. Il permet aux jeunes d'accéder à des sensations qui comblent leurs espérances dans une structure sûre et réduit presque à néant les risques courus par les autres usagers des pistes. Les snowboarders E.4, E.6 et E.9 appliquent déjà ce principe en construisant leurs propres sauts loin des skieurs, leur évitant ainsi tout danger. Cette construction dite saut backcountry*, permet aussi de « contrôler » la zone d'atterrissage par l'apport de neige fraîche et la certitude qu'il n'y a pas de mauvaises surprises sous la neige tout en procurant les sensations escomptées. Cette stratégie de créer son propre saut dans un cadre sécurisé peut tout à fait être mise en place dans une institution. Il suffit de prendre une pelle et de construire un saut avec une zone d'atterrissage sans cailloux. Bien sûr cette zone ne devra pas mettre en danger les autres usagers de la montagne et, le cas échéant, être surveillée par un adulte. Cette personne deviendrait alors garante du cadre à la place du groupe, voir, un maître de cérémonie qui serait à même d'agrèger le passage de l'« autre côté » tout comme cela se faisait auparavant. Ce « maître » devrait cependant avoir passé lui aussi cette épreuve, et de ce fait avoir pratiqué cette activité. Cela offrirait la possibilité aux jeunes de vivre cette expérience de manière authentique, avec de vrais risques et une vraie phase d'agrégation. Nous pouvons nous demander si les jeunes ne vont pas appréhender cela comme une sorte de fac-

similé de prise de risques, une sorte de simulacre dont l'arôme aurait disparu avec l'intervention des adultes (et leur souci édulcoré de sécurité !!!).

Il faudrait tester cette méthode pour en acquérir la certitude... dans ce cas, allons-y, testons.

Une autre possibilité consisterait à rétablir certains rites de passage, ou du moins, à redonner du sens à certaines étapes de la vie dans le but de quittancer les actions et les besoins des adolescents, leur donner les moyens de reconnaître qui ils sont et ce qu'ils valent en tant que personnes membres d'une société.

Le Foyer de Salvan formalise certaines étapes dans la vie des jeunes par exemple. Il s'agit de marquer leur arrivée au Foyer par une fête de bienvenue où les anciens pensionnaires et les adultes accueillent les nouveaux venus. De la même manière, la fin des placements est marquée par une fête institutionnelle, la journée des promotions, où chaque « partant » reçoit un diplôme qui « quitte » son passage au Foyer de Salvan. Ce diplôme symbolise une partie des acquisitions que le jeune a pu faire lors son placement, mais aussi la fin d'une étape pour celui qui part et, pour les enfants et adultes qui ont partagé cette période. Le passage au Foyer de celui qui part n'est donc plus un événement anodin, il est une des personnes qui a vécu et qui a fait vivre l'institution pendant cette durée. Il a acquis une certaine expérience, et je l'espère, des valeurs suffisamment fortes qui lui ont permis de grandir.

Voilà que j'arrive au terme de ce travail et que la radio annonce malheureusement encore un mort :

« Une snowboardeuse emportée dans une coulée, elle surfait en dehors des pistes balisées... la cinquième victime en deux semaines... neige surabondante. »

C'est avec le plus grand respect que j' imagine le parallèle avec mon travail : chaque domaine skiable a averti ses usagers d'un danger d'avalanche accru à la suite de l'abondance des chutes de neige. Et pourtant... le plaisir de la poudreuse fraîche, de l'unicité de la trace, l'ilinx a surpassé la conscience du risque, le plaisir avant la sécurité.

Je ne peux m'empêcher de penser aux jeunes du Foyer, « mes acrobates » disais-je avec beaucoup d'affection, qui font passer bien souvent le plaisir avant la sécurité.

J'ai choisi ce sujet de mémoire à la suite d'un étonnement, du « Pourquoi mettre délibérément sa vie en danger ? » que j'avais moi-même partagé voilà quinze ans. Ce travail répond aujourd'hui à cette question : pour grandir, pardi !!!

Mais vouloir grandir ne suffit pas, il faut des repères, des valeurs transmises et quittancées par les adultes, autres que celles de la consommation où « être grand » signifie posséder un écran plasma dernier cri grand format, où la publicité régit qui doit porter quels vêtements et quelle activité permet d' « être cool ». Et oui mon cher E.2, comme nous en avons déjà parlé, la valeur d'un homme ne se mesure pas à la taille des jantes de sa voiture, mais bien à ce qu'il est au fond de lui-même.

Et cette réponse a tout simplement modifié ma vision des adolescents en général, et plus particulièrement des « ados » de l'institution. Je sais pourquoi aujourd'hui, et je dois avouer que je me demande encore comment transmettre de manière plus appropriée ces balises qui aident à grandir sans mettre sa vie en danger.

Comment pourra-t-on modifier notre prise en charge des jeunes pour atteindre cet objectif, celui de devenir grand ?

Comment va-t-on donner à ces jeunes les moyens de réaliser ce qu'ils ont à être et à faire soit des adultes en constant devenir, libres et responsables, dont le but est de s'accomplir et d'être reconnus pour ce qu'ils sont ?

Ne sommes-nous pas alors bien loin des critères imposés ou des valeurs prônées par notre société ?

Et quelle responsabilité dans notre prise en charge des jeunes !!!

Que leur transmettons-nous, sommes-nous toujours conscients des valeurs auxquelles nous donnons la priorité et du retour que nous pouvons en donner ?

Pour tout dire, disons-le franchement : l'éducation est une piste d'entraînement où il faut aussi se remettre en question, évoluer, être à l'écoute des besoins et essayer d'y répondre au mieux.

Mais vous l'aurez compris, avant de sauter, vérifiez toujours si la zone d'atterrissage est « safe »...

Bibliographie

ASSAILLY, Jean-Pascal, *La mortalité chez les jeunes*, PUF, coll. Que sais-je, Paris, 2001, pp. 121

Le BRETON, David, *Passions du risque*, éd. Métailié, Paris, 1996, pp. 187

Le BRETON, David, sous la direction de, *L'adolescence à risque*, éd. Autrement, coll. Mutations, Paris, 2002, pp. 175

CAILLOIS, Roger, *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*, éd. Gallimard, Paris, 1998

CLAES, Michel, *L'expérience adolescente*, éd. Mardaga, coll. Psychologie et Sciences Humaines, Bruxelles, 1983, pp. 193

COSLIN, Pierre G., *Les conduites à risque à l'adolescence*, éd. Armand Colin, Paris, 2003, pp. 203

FREUD, Anna, *Le Moi et les mécanismes de défense*, PUF, coll.: Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1985

FREUD, Sigmund, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort (1915), Essais de psychanalyse*, éd. Payot, Paris, 1915

GENDREAU, Joël, *L'adolescence et ses rites de passage*, éd. PUR, Rennes, 1999, pp.109

GENDREAU, Joël, *L'adolescence et ses rites de passage*, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1998, pp. 136

HERVIEU-WANE, Fabrice, *Une boussole pour la vie, les nouveaux rites de passage*, éd. Albin Michel, Paris, 2005, pp. 217

HORROCKS, J.E., *The psychology of Adolescence*, Boston: Houghton Mifflin, 1978

MICHEL, Grégory, *La prise de risque à l'adolescence, pratique sportive et usage de substances psycho-actives*, éd. Masson, coll. Les âges de la vie, Paris 2001, pp. 181

SILLAMY, Norbert, *Dictionnaire de psychologie*, éd. Larousse, Paris, 1998

VAN GENNEP, Arnold, *Les rites de passage*, éd. Picard, 1981, pp. 288

Sites en ligne :

Recherche sur www.google.ch avec les mots clés suivants: « conduites à risque + ado » consulté le 20 juillet 05

<http://eduscol.education.fr/index.php?./D0004/GOT.htm>

Ce site propose un entretien avec Claude GOT, professeur d'anatomopathologie. Cet entretien tourne autour du sens de la prise de risque, qui, selon GOT, n'est pas univoque. Il aborde également la perception du risque ainsi que la contradiction entre la valorisation qui en découle et le souci de promouvoir la culture de la prévention.

<http://www.anmsr.asso.fr/anmsr00/60/blondel1.htm>

Voici le site de l'Association Nationale des Médecins spécialistes de rééducation de médecine physique et de réadaptation. Il aborde des notions de compréhension essentielles à l'adolescence telles que le processus dynamique de maturation, la construction de l'identité, le besoin de valorisation. Il pose encore des notions de profil à risques, d'accident à répétition en se basant sur CHOQUET et LEDOUX. Il est intéressant de constater que d'autres professionnels que les travailleurs sociaux sont confrontés aux mêmes « problèmes » avec les adolescents, ce site étant fait par et pour des médecins en polytraumatologie.

Recherche sur www.google.ch avec les mots clés suivants: « conduites à risque » + « rite de passage » consulté le 20 juillet 05

http://www.nouvelobs.com/hs-lesados/se_construire/art2.html

Site du « Nouvel observateur », un article en ligne de Mathilde-Mahaut NOBECOURT.

Le numéro 41 qui concerne l'interview de Fernando GEBEROVICH, psychanalyste et spécialiste de la pulsion de mort. Cet article intitulé « Héritiers de personne » met l'accent sur la disparition des rites de passage et sur le travestissement de certains schémas de consommation dès le plus jeune âge. En quête de nouveaux rites de passage, les adolescents se légitiment eux-mêmes.

http://socio.ens-lsh.fr/agregation/corps/corps_fiche_baudry.php

Ce site de la section des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Lyon met à disposition une fiche de lecture concernant « *Le corps extrême* » de Patrick BAUDRY, une approche sociologique des conduites à risque.

<http://www.unites.uqam.ca/religiologiques/no16/16levy.html>

Réflexions sociopsychologiques sur les rituels sauvages par Joseph-Josy LEVY, professeur au département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal.

Le professeur LEVY explore ici la multiplicité des rites qui accompagnent notre vie quotidienne. Il fait référence à plusieurs auteurs, notamment à Le BRETON, CHOQUET, MARCELLI, LEDOUX et RIVIERE, et essaie de définir les rituels sauvages. Perspectives pertinentes que celles de la différenciation des sexes dans la quête des sensations fortes.

Recherche sur www.google.ch avec les mots clés suivants: « van gennep » + « rite de passage » consulté le 20 juillet 05

http://www.iboptics.com/pagesrubs/dossiers/pg_dossier001.php

Explication de la théorie de VAN GENNEP sur un site destiné aux infirmières de bloc opératoire par l'auteur d'un mémoire dont le titre était « Rite de passage et bloc opératoire ».

Mais encore :

<http://www.f1-legend.com> (consulté le 22.08.05)

Le site de référence concernant la formule 1

<http://www.nolanseaton.com/html/art.htm> (consulté le 04.03.06)

La photo consulté pour l'image des jeunes et des adultes

www.google.ch

Un moteur de recherche dont l'efficacité n'est plus à démontrer

Annexes

- Lexique du snowboard
- Grille d'entretien
- CD-ROM contenant les neuf entretiens audio
- CD-ROM contenant les neuf entretiens transcrits sur le programme Word
- Trame de l'entretien avec E.7

Lexique

Ce petit lexique a pour but de « traduire » certains mots ou certaines expressions typiques au monde du snowboard. La liste n'est pas exhaustive.

Backcountry	:	saut créé en dehors des pistes
Board	:	diminutif de snowboard désignant la planche de surf
Barre	:	décrochement rocheux permettant un saut
Corniche	:	synonyme de barre, décrochement rocheux
Grab, grabé	:	figure qui consiste à attraper la planche avec la main
Périlleux	:	diminutif de saut périlleux, rotation complète sur l'axe vertical
Poudre	:	désigne la neige fraîche et poudreuse
Ride	:	nom ou adjectif relatif au snowboard
Rider	:	de l'anglais <i>to ride</i> : chevaucher. Signifie faire du snowboard
Snowboard	:	planche servant à glisser sur la neige, synonyme de surf
Snowboarder	:	nom masculin désignant une personne qui pratique le snowboard
Snowboarder	:	verbe désignant l'action de faire du snowboard
360	:	figure qui consiste en une rotation complète sur l'axe horizontal
3-6	:	diminutif de 360
540	:	figure qui consiste en une rotation et demi sur l'axe horizontal
720	:	figure qui consiste en une double rotation sur l'axe horizontal

Entretien E.7

Pratiques-tu le snowboard en groupe et à quelle fréquence ?

Oui.

Etant donné que j'ai toujours eu un abonnement saison, dès que j'avais du temps libre, les week-ends, les mercredis après-midi, les vacances, dès que je pouvais et qu'il y avait de la neige.

Le groupe te suivait à chaque fois ?

On était principalement toujours les mêmes personnes...un petit groupe.

Combien de personnes ?

Environ 3 ou 4.

Ce groupe représentait-il quelque chose de particulier pour toi ?

On était toujours la même équipe à l'école, les loisirs, c'était avec eux que je partais en forêt, c'était avec eux que je faisais...qu'on allait « rider », etc...

Y'avait-il quelque chose de particulier pour être dans ce groupe ?

Non, non, on était tous des amis d'enfance qui vivaient plus ou moins dans le même quartier, c'était des fils d'amis des parents. On était un groupe soudé parce qu'on avait vraiment les mêmes passions comme le snowboard, pour le reste on a plus ou moins eu les mêmes lignes d'étude, les mêmes passions, l'aviation...

Penses-tu que ce groupe attendait des choses particulières de ta part, que tu montres certaines choses, y'avait-il de la pression dans ce groupe ?

Euh...au niveau du snowboard, c'est moi qui connaissait le mieux la région, donc c'était moi qui servait à les guider on dira, et tout...sinon chacun amenait son petit truc. Moi c'était la montagne, d'autres c'était peut-être plus l'aviation, etc...

Si un jour le groupe faisait une sortie, il n'y avait pas de conséquences particulières ?

Je pense qu'ils n'auraient pas été aux mêmes endroits étant donné que mes coins je les connaissais, je savais les jauger...je pensais savoir jauger les risques...c'est très souvent qu'ils n'allaient pas rider aux mêmes endroits...pas dans les mêmes coins.

Donc le groupe perdait quelque chose sans ta présence ?

On perdait tous quelque chose du moment que quelqu'un manquait, on était surtout 3 à être très soudé ; de temps en temps, il y en avait un de plus.

Est-ce que toi tu attendais quelque chose de particulier de ce groupe ?

C'est beaucoup plus sympa d'être une équipe, c'était plus sûr : mes parents m'ont toujours poussé à ne pas rider seul dans des coins un peu chaud, ne serait-ce que s'il arrivait quelque chose, donc euh...voilà. Mais ouais, cette amitié c'était comme ça, on adore toujours être ensemble (Encore maintenant ?) Ouais, on a pris des chemins différents, mais on reste en contact : si il y'a l'occasion de partir faire un truc, si on est tous libre on y va.

Après ces journées dans la neige, comment te sentais-tu ?

Bien...ça me manque, j'ai repris l'abonnement saison cet hiver.

Qu'est-ce qui fait que c'était bien ?

D'avoir passer sa journée à l'extérieur, d'avoir pu passer sa journée avec des potes, t'es simplement heureux. J'ai toujours eu besoin de la montagne...et en plus être en montagne avec des amis, c'est super. Quand tu es au sommet d'une face, c'est que du bonheur...

Donc toi tu étais dans les couloirs où c'était un peu « chaud » ?

Moi j'ai toujours été dans les couloirs, je ne suis pas trop sur la piste, j'ai vite changé les piquets rouges et bleus contre des piquets verts et bruns...communément appelés sapins qui font un peu plus mal quand tu les percutes, mais c'est pas grave.

Tu faisais des sauts, des barres rocheuses, des figures aériennes ?

Ouais il paraît...à fond.

Après la réception d'un de ces sauts ou après avoir fait une figure un peu particulière tu te sentais comment ?

Biennnn...quand t'as l'adrénaline, c'est énorme... quand t'as cette sensation de voler...j'étais pas un accro à me « foutre » tête en bas, à faire des rotations, tout...mais cette sensation de voler, c'est..pfffou...un énorme vol c'est magnifique.

Après avoir réussi ton atterrissage, ta réception je devrais dire...

Pas toujours réussi je dirais...

Tu avais l'impression de te sentir meilleur qu'auparavant, plus fort d'avoir rentré une de ces figures ?

Pas en général, mais cela m'est eu arrivé. J'ai un très très bon souvenir, c'est la première fois où je me suis envoyé une barre à passer 10m, c'était une putain de 12 m, c'était énorme, j'y suis passé, repassé, revue avant de décider de me lancer, mais ouais, c'était un objectif, je m'étais fixé ça comme objectif, ça arrivait que tout d'un coup je me fixe un objectif à la con du genre passer une barre rocheuse, passer un nouveau grab... c'est clair, passer cet objectif, quand tu l'as fait, t'es heureux, plus que le premier quand tu l'as envoyé...alors 12m c'était envoyé plus que poser...t'as le temps de battre des ailes, c'est énormes.

Tu poses une mesure sur une barre, as-tu déjà fait le total des figures que tu arrives à réaliser ou bien mesurer le plus grand saut ?

Euh... ouais, étant donné que j'adore voler principalement plutôt que faire quelque chose en l'air...euh ouais, les mesures, ce sera le temps que je passe en vol, ce sera la hauteur d'une barre, la longueur d'un gap...euh, ce genre de conneries...c'est clair que t'arrives au snowpark et que le mec t'annonce qu'il a un gap de 22m, ça devient très intéressant, ça commence à titiller... bon ben un jour tu t'envoies un peu trop vite et t'atterris un peu trop loin... bon ben du coup tu le poses pas, mais putain le vol.

Tu me parles des autres...tu es attentif d'habitude à la réaction des autres après un saut ?

Je le fais pour moi, mais c'est vrai ça plaisir si il y'a 2 ou 3 miss qui sont là à l'arrivée et qui font ouais...non mais, les barres tout ça, je les fais dans des coins où il y a personne, donc je les fais avant tout pour moi, c'est pour moi une sensation : au snowpark, ça arrivait de temps en temps, mais... ouais, ça fait plaisir, ça fait toujours plaisir d'avoir des gars ou un pote qui arrive et qui dit : « ouais super ton saut, super ton grab...c'est... ton mute là, il est trop beau, ça fait plaisir.

Ca te parle quand même ?

Ca te touche, surtout quand ça vient d'un pote : tu sais qu'il dit ça parce qu'il le pense sincèrement, pas pour t'approcher.

Si c'est un pote, ce serait quelqu'un qui fera partie du groupe ?

Ouais on se motivait les uns les autres.

Vous vous poussiez un peu en avant ?

Ouais, étant donné que...ouais on avait chacun un peu notre domaine de prédilection, même si on était tous attiré par le freeride que par le freestyle, on avait dans le freeride, chacun un peu son truc. Moi j'adorais rider vite, sauter haut, un autre sera plus dans les grosses courbes, cruiser...mais malgré tout ça faisait plaisir, c'était toujours sympa quand d'un coup un des potes qui passait une barre, on ne pouvait pas le laisser seul sur cette barre le pauvre...(rire).

Donc est-ce que c'était important pour toi de faire des sauts plus hauts, plus dangereux que les autres membres du groupe étant donné que tu étais un moteur ?

On ne s'est jamais vu comme ça, mais c'est vrai qu'après coup, y'a toujours comme un peu de concurrence au sein du groupe. Sur le moment y'avait des trucs du genre : ouais t'as pas osé, on s'amusait pas à faire ça...Mais comme je te dis, si un pote faisait une barre, tu tachais d'en planter une à côté...on aimait bien...on faisait une face, on faisait chacun sa ligne. C'est clair si le premier qui descend qui te plante une jolie une barre, je vais peut-être envisager de modifier un poil ma ligne pour faire une barre quelconque. En tout cas au début, après on était chacun assez sûr de soi pour...voilà. Moi j'étais un accro des passages, ouais, j'aimais les passages un peu scabreux, poser une barre moins haute, j'ai eu mon lot de menton ouvert (il me montre sa cicatrice), mais dans des coins un peu plus...style poser une barre dans un couloir avec des rochers à gauche à droite.

Risqué quand-même ?

Ouais !!! (rire) C'est dans la nature humaine, ça fait parti de l'homme (de prendre des risques ?) ouais.

Le groupe était très uni quoiqu'il se passe sur les pistes ?

J'avais confiance en eux, obligé...

Tu faisais d'autres choses avec eux, en dehors des pistes ?

Comme je te l'ai dit, on était tout le temps ensemble, en forêt, grimper...un de l'équipe était un accro de grimpe, il nous a un peu tous motivé, poussé à faire un peu avec lui, ouais c'est clair, on était tout le temps planter ensemble. Le cycle, même si on n'était pas dans les mêmes années, on s'entraidait. Et le collègue, on s'est réuni, pis toujours un peu cette idée...c'est des potes, si il y'en a un qui a des

problèmes dans un matière ou à l'extérieur, ben tu vas l'aider...on se faisait confiance, on se soutenait, on partait en voyage ensemble, on a fait d'autres conneries dont j'ai pas le droit de te parler (rire).

Que se passait-il avant la saison et le matin même quand tu partais rider ? Y'a-t-il des choses particulières quand on prépare une saison ?

Tu veux dire dépenser 60 balles pour un dvd de ride et passer son automne à mater ce dvd à la con...en fait, la saison ne s'arrêtait pas parce qu'on allait skier l'été sur les glaciers, non, mais ouais, c'est comme ça l'été tu changes de sport, VTT, roller, longboard, toujours ce même groupe. T'en as un qui achète une vidéo de snowboard, de ski, de freestyle, de motocross, toujours ce milieu des sports extrêmes pis on se matait ces vidéos. A 50frs pièces, ça faisait un peu mal de toutes se les acheter, on se voyait ça un soir autour d'une bière, tout, on regardait...pis le matin... quand tu pars, c'est...terrible, c'est la bonne miouze dans la voiture pour te motiver ...comme si on avait besoin de ça. (Peut-être avant que tu aies ta voiture ?) Dans la voiture ou dans le train, même dans la voiture des parents, ou quand on était à Verbier et que tu as un chalet, sur l'équipe, y'a deux qui avaient de la famille et un appartement, soit sur Verbier, soit sur Nendaz. Donc tu es sur place, le matin tu te réveilles, c'est le départ sur du punk, du métal (quelque chose qui te pousse un peu, qui te tire en avant ?) Quelque chose qui te réveille, c'est dur de se lever pour aller prendre la première cabine.

Et au niveau de ton matériel ?

Au début, t'es jeune, donc un peu tributaire de ce que les parents te paient, puis à l'époque les protections n'existaient pas, ton matos...très rapidement, farter tout ça...euh une fois que tu as compris comment farter, le matin tu apprécies la différence. Farter dans un magasin ça coûte, mais tu vois la différence, les carres sont nickelles, tout, tu vas sur les pistes, ça croche, c'est que du bonheur, pis après ça se perd. Ça revient cher les magasins donc t'es obligé de te débrouiller par toi-même, ben tu te paies un fer à farter, du fart, tu fais tes essaies, tu trouves les structures, comment tu dois faire ton bordel, aiguiser tes carres, pis de fil en aiguille, tu prépares ton matos, du coup, ben t'as plus que besoin de l'apporter deux fois par saison au magasin, une fois au début et une fois à la fin... Après t'es sponsorisé, pis là ils te font les service et c'est que du bonheur.

Donc là on a parlé de préparation, de ce qu'il se passait ski de ce qu'il se passait avant la saison et le matin même, maintenant quand tu étais devant une barre, tu peux me dire ce qu'il se passait dans ta tête ou dans le groupe ?

Au début, c'était la barre point, il n'y avait que ça...tu arrivais...c'est pas le sujet, mais du moment que j'avais décidé de faire une barre, y'avait plus que la barre, quelque soit le chemin où j'arrive, et puis bon, t'arrivais, tu regardais, pis quand même t'avais un peu les jetons, un minimum, même si tu l'avais déjà fait, tu regardais, tu checkais ta réception, ok, c'est en ordre pis tu l'envoyais, tu l'avais fait, tu t'arrêtais, tu regardais, bon c'était cool, de fil en aiguille, c'est plus joli en l'air, c'est fluide, tu checkais tes barres avant, tu checkais ta ligne, on ridait tous comme ça, le but n'était plus de faire une barre ou un truc, pis fatalement t'es ado tu vois des mecs qui font le bec des rosses de façon fluide, tu te dis ok, on va peut-être pas aller faire le bec des rosses tout de suite, mais au moins que mes lignes je les fasse de façon fluide. Pis tac, tu checkais les lignes à la montée dans la cabine, tu te posais en face de la face, on avait même acheté un polaroid pour faire des photos de la face...ouais

pis tu regardais ta ligne, tu la dessinais sur ton pola, pis quand tu étais au sommet tu pouvais te la remémorer, pis le but c'était d'être fluide. Tu choisissais des barres peut-être un peu moins haute parce que arriver sur une barre comme ça avec la vitesse pis l'envoyer dans le mouvement, voilà c'était...je veux retourner rider (éclats de rire).

Est-ce que c'était une sorte de marche à suivre de préparer sa face ?

Ouais...c'était...je veux dire tu es abonné à tes magazines de ski, tu les achètes régulier. Tout tu lis, tu vois, t'as peut-être envie de faire de la compét, pis tu réfléchis un peu et tu te dis ok une ligne fluide, c'est plus joli quand tu filmes, c'est plus joli, plus agréable pour toi de descendre de couper des faces tout, c'est moins dangereux...c'est un tout, c'est un plaisir de descendre de façon fluide, pis tu te fais influencer...ouais on était influencé par les magazines, donc si ton magazine fétiche dit que tu dois descendre de façon fluide, tu descends de façon fluide.

Vous faisiez quelque chose qui se répétait avant chaque descente ?

Ca dépendait du coin : des coins qu'on connaissait c'était shotgun, on ne réfléchissait pas trop, tu partais pis, tu y allais, tu verras bien si tu passes, mais y'a des coins...j'ai appris à skier j'avais 2 ans et demi et j'ai toujours été à Verbier, tu commences à aller hors piste, tu es accompagné par les parents, tout, je veux dire ma mère skie depuis qu'elle toute jeune, elle a toujours habité Verbier, ouais...elle skiait...pis tu rides, tu rides, tu rides...

Quand vous étiez en groupe, pour des raisons de sécurité, y'avait-il un ordre de passage (ça me paraît difficile d'y aller tous ensemble) ?

On y allait jamais tous ensemble, trop dangereux...non, c'était l'un après l'autre et puis ouais, ça dépendait...quand tu es au sommet avec ta board, qu'il n'y a pas une trace, 2 choses vont rentrer en compte : l'envie de faire la première trace et les risques. Bon y'a toujours un ou l'autre qui est un peu plus casse-cou, pis y'a toujours un ou l'autre qui a envie de faire la première trace : quand ça tombe bien, c'est le plus casse-cou qui a envie de faire la première trace, donc lui tu l'envoies en premier.

Donc c'était toi l'explorateur, entre guillemets ?

Ouais, c'était souvent mon rôle...c'est clair si je pouvais profiter pour faire la première trace, j'envoyais la première trace, pis voilà euh...c'est un risque à prendre, tu vis avec ce risque...

C'était un défi au départ ?

On arrivait tous ensemble au sommet de la face, la montée tu la faisais à pieds...bref on était tous ensemble au sommet de la face, pis bon, ben ok, qui est-ce qui descend...pis euh...

C'était la seule question qui émergeait : qui est-ce qui y va le premier ?

Ouais c'était clair qu'on y allait pas tous ensemble, y'a des coins, pis d'un coup moi je connaissais le coin ou c'était un pote qui avait été le faire avec guide, lui y avait été donc il descendait en premier.

Tu sentais une différence chez toi après avoir réussi une descente, une barre....est-ce que mentalement tu te disais il y a des choses qui ont changé ?

Tu veux dire quand j'arrivais au fond de la face et que j'écartais les bras en criant je suis le roi du monde...rire, ben oui, bien sûr, tu l'as fait, tu es bien...j'adore ça tout, mais t'es aussi un peu soulagé.

Tu peux préciser cette notion de soulagement ?

C'est-à-dire que tu es soulagé que la montagne t'ait laissé faire de cette façon sans te prendre. Tu sais que l'erreur existe, tu as beau te préparer, écouter les bulletins avalanche, on a beau tous avoir fait des cours avalanches, tout jeune, mes parents qui m'ont entraîné aux recherches au barivox...tu sais que le risque existe.

On a parlé de descente...et le vol ?

Y'a-t-il une différence quand tu prends ton décollage et quand tu atterris, qu'est-ce qui se passe en toi ?

...Avant le saut tu es trop concentré, je suis concentré sur ce que je vais faire...je dois pas me viander...t'es ok, bon ben...t'as assez de paramètres à gérer, ta vitesse, ce que tu vas faire en l'air, gérer ton impulsion, gérer l'approche, suivant les terrains, l'approche du saut c'était pas toujours beau plat, rattraqué, donc avant le saut tu es concentré. Le moment où tu pars, il n'y a plus rien, y'a plus personne autour, c'est toi et le saut, point...et puis faut y aller, quand c'est vraiment un gros saut sur lequel tu pars, t'en parles pas comme quand t'es en forêt, tu descends, ça gargouille...non vraiment, typiquement t'es au park quand t'es devant ces grosses tables, ces gros gaps, t'es concentré...pis tu pars en l'air, tu fais ton grab tout, c'est que du bonheur...pouf tu poses...quand t'arrives. De temps en temps tu es l'air et merde...tu commences à battre des ailes, ce qui est assez mauvais signe...rire...

Et tu poses ?

Ouais tu poses de toute façon après, la question c'est de savoir si tu poses sur ton snowboard ou sur...les dents.

Je remercie d'avoir fait un double tail, c'est bien pratique selon le sens, c'est toujours utile...surtout quand tu poses en switch.

Tu me dis si je me trompe : il y'aurait 3 étapes ? Ce qui se passe avant le saut, le moment où tu voles et le moment où avec, un peu de bol, tu poses ?

T'as posé, quand tu es sur le plancher des vaches, tu sais qu'il ne peut plus rien t'arriver de pire...

Et si le pire arrive...tu me parlais de cicatrices au menton tout à l'heure ?

Cela t'es déjà arrivé avec fierté ou en rigolant de montrer tes cicatrices ?

En tout cas en rigolant à fond, une semaine après...je me suis retrouvé au snowpark, ça a toujours été comme ça, tu as vu la vidéo avec des potes, il envoie un linkair, des conneries comme ça, il avait le poignet dans le plâtre...

Y'a-t-il une certaine fierté à exhiber ces cicatrices ?

Pas les exhiber parce que...je ne sais pas, tu...on ne sera pas toujours là avec nos cicatrices, à montrer, c'est...sauf quand tu seras après sur les tropiques... mais on y va de toute façon. Pis les gens voient de toute façon, quand tu es ouvert sur 3-4 cm sur le menton, c'est dur à cacher.

Et le gens, ils pensent quoi quand ils voient cette cicatrice ?

Ben, ça dépend...en général...que penses-tu que les gens disent ?

Ma copine...que je suis un tarré. Elle sait que j'en ai besoin, l'envie de rider, le besoin de rider, c'est plus fort...pis bon ben...c'est cassé, c'est cassé, ça va pas pouvoir plus se casser. Non, mais c'est...ça fait parti du jeu.

Tu as l'impression de prendre des risques quand tu vas snowboarder ?

Je n'ai jamais eu cette impression, je l'ai eue après coup. Ouais, j'ai eu l'impression de prendre des risques au niveau des avalanches, quand j'envoyais une barre, je savais qu'il y avait un risque, tu sais que y'a toujours un risque mais t'y penses pas spécialement, la peur et ça, tu as appris à vivre avec, depuis tout gosse tu fais des sauts, ouais, tu vis avec pis voilà.

Tu gères ça comment ce stress ?

Ouais je ne sais pas... j'ai eu des périodes où je me cassais souvent la gueule parce que je voulais essayer des nouvelles figures, et puis bon, je ne me suis jamais blessé, parce que je crois que je suis décontracté en l'air, bon ben, ok, j'ai merdé, j'ai tombé, ça va peut-être faire un peu, bon ben voilà, ok...de toute façon tu veux faire quoi ? quand t'es en l'air et que tu as fait une connerie, ta réception part en couilles, c'est trop tard, il te reste plus qu'à attendre de retomber sur terre, même si quand ça devient vraiment gros, t'as vraiment peur, quand tu vois les gens tout petits pis que t'es à 3 mètre au-dessus du coin où tu devais te poser, pis que ça part en tourneur...c'est assez sympathique, j'ai un souvenir comme ça...mais j'étais content, je me suis relevé même si j'avais plus qu'un bâton sur 2 skis et 2 bâtons.

Tu m'as dit que tu ne t'étais jamais blessé ?

Jamais méchamment...

Le jour où tu te blesses méchamment, tu penses réagir comment ?

Aucune idée, je pense que je vais retourner rider, en tout cas en montagnes...euh, ça va me calmer j'en sais rien, je sais tenté de te dire oui mais j'ai un pote qui s'est mis une viande monumentale, qui pensait aussi s'être calmé, pis après 2 saisons, il a repris le rythme à fond, je veux dire on a peut-être ça dans le sang, pis voilà quoi...

Si tu devais te blesser, tu penses que les autres réagiraient comment envers toi ?

L'équipe qu'on est, on a eu un blessé, méchant, à la colonne, euh... on pensait savoir...maintenant il est professeur de snowboard, donc on a fait le bon choix de le repousser....quand tu tombes du cheval, la première chose à faire c'est de remonter dessus. Pareil, à ski, j'avais plus confiance en mes fixes, on était parti avec 2 potes sur Verbier, on était les 3 seuls à Verbier...j'avais eu un problème avec ces fixes qui n'arrêtaient pas de lâcher (c'est le matériel ?) Donc tu passes au shop, pis tu fais ce qui faut, tu changes les straps pis départ....remise en confiance : il m'a fallu quand même une ou deux descente où j'ai fait moins de saut, tu fais plus la piste, c'est maxi deux jours de ride...

Cette peur que tu surmontais, est-ce que cela t'a apporté autre chose dans un autre domaine que le snowboard, de surmonter cette peur ?

Euh...ouais, pour les autres sports, ça peut toujours aider... euh, ça m'a appris à vivre avec le risque, à avoir peut-être une autre vue sur la vie...on a des potes, un petit jeune qui est mort il y a deux saisons, il a 12 ans...ben voilà quoi,

ça t'apporte un certain point de vue sur la vie, tu te dis que ma fois, quand c'est ton heure, c'est ton heure, de toute façon où que tu sois.

Y'a-t-il un point à ne pas dépasser ?

J'ai toujours su que ça pouvait arriver tout, ma fois je préfère encore mourir en montagne que me faire shooter par une voiture à Lausanne, même si c'est shooter par une voiture à 40 ans que mourir en montagnes à 30 ans. Je préférerais toujours ça. Tu vis avec, tu gères ce risque...

En vivant avec ce risque, tu avais la volonté de te prouver des choses à toi-même ?

D'avoir réussi à le faire, c'était toujours assez une envie de se dépasser, je n'ai jamais été attiré par la compète envers les autres, mais j'ai toujours aimé repousser mes limites, me dépasser, aller un peu plus loin, faire de nouveaux tricks, découvrir de nouvelles sensations pis y'a pas photo : entre envoyer une barre de 1m ou 10m, putain...c'est...essayer le nouveau sport, c'est le surf sur l'eau...

Donc cela t'apportait quelque chose de positif de prendre ces risques ?

Ouais, ça m'a...je ne pense pas que j'aurais été le même si je n'avais pas fait ce que j'ai fait : la montagne est un coin particulier avec une ambiance particulière, c'est une façon de voir les choses particulière, en tout cas l'équipe qu'on était, tu te rends compte en tout cas quand tu vois l'équipe de touriste qui débarque à Verbier, qui viennent de s'acheter les pires boards, pis en fait, tu les vois sur une face, ils sont zéro...tu te dis bon ben ok, tu t'aperçois des gens qui sont réellement inconscients des risques et tout ça.

Tu parles des gens extérieurs à la montagne, du respect de la montagne, que théoriquement les gens qui sont de la montagne devrait avoir, c'est quelque chose qui peut tuer, mais toi, à l'intérieur, qu'est-ce que ça t'a apporté de prendre ces risques ?

Du bien, ça me permet de décompresser, ça m'a toujours permis de décompresser, que tu sois au cycle, après une semaine de cours, au collège ou à l'EPFL, après une semaine de stress, c'est les décharges d'adrénaline, parce que c'est pas devant un test d'allemand en première du cycle que tu vas avoir une décharge d'adrénaline, ou quand tu ramènes ton premier 1 de ta vie...ce qui m'a aussi appris à ne pas tricher.

Une autre personne qui serait plus folle ou plus douée que toi, tu la regarderais comment ? tu m'as parlé d'exemple tout à l'heure...

Quand j'étais plus jeune...euh, tu regardes un peu avec envie...tu le respectes, j'ai toujours respecté celui qui était plus doué, je pense qu'il peut m'apporter quelque chose, je pense que c'est les valeurs que mes parents m'ont inculqué, que j'essaie de garder...euh...voilà, après des mecs plus doués étaient en fait des gros connards, ils ont beau être plus doués, là, il n'y a plus de respect.

Et les autres quand toi tu prenais beaucoup de risques ?

Du style quand ils ont baptisé que j'avais fait le plus gros crash de la saison...rire, ouais, ben t'en rigoles, tu veux faire quoi ?

Tu te souviens de l'expression qu'ils utilisaient quand ils parlaient de toi ?

Celui qui volait le plus...

L'homme volant ? Ouais, flyman...en fait tout le monde savait que j'aimait voler, le gars du parc quand il a fait son gap de 22m, c'était un truc pour moi, il savait...il m'a dit la veille, il savait que j'allais le passer. Dès que y'avait des trucs, j'aimais voler, j'aimer aller me poser plus loin que les autres, y'a un hip (saut que tu attaques en frontale droite ou gauche et tu atterris soit à gauche ou à droite)...moi je le passais dans le sens de la longueur.

Et le gap ? c'est un saut, un trou et une réception...la route, c'est pareille, c'est le trou.

Et que les autres disent que tu étais le fracassé, tu percevais ça comment ?

Bien, parce que c'était affectueux...non, on était tous plus fracassé les uns que les autres....

Et les gens de l'extérieur du groupe ?

Je ne sais pas, on s'en tapait...on était heureux entre nous...on a eu des mecs qui nous ont traité de tarrés, d'inconscients mais c'était le gars qui venait une fois par année de Genève ou autres, donc tu laisses passer. Tu vois beaucoup de touristes qui rient comme des fous et qui contrôlent rien, sauf que pour eux c'est pas clair de faire la différence entre un mec qui ride vite qui se contrôle et un mec qui ride vite et qui se contrôle pas...pour un touriste genevois, il verra 2 gars qui rient vite.